



Une création olo.éditions
www.oloeditions.com

Titre original:
Crazy Photography

Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre ne peut
être reproduite sous quelque forme
ou par quelque moyen électronique
ou mécanique que ce soit, sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Chine par Imago

© 2012 olo.éditions

Concept & sélection
Nicolas Marçais
Philippe Marchand

Auteur
Diane Routex

Édition
Nicolas Marçais

Conception graphique
Philippe Marchand

Mise en pages
Justine Jacquot-Haméon

Published by Vivays Publishing
Ltd
www.vivays-publishing.com

This edition © 2012 Vivays
Publishing Ltd

ISBN ???

English translation: ???

Edited by ????

CRAZY PHOTO GRAPHY



Depuis l'invention du premier négatif jusqu'à l'usage banalisé du numérique, il en a passé du temps et des inventions. Aujourd'hui, la photographie, accessible à presque tout le monde, n'a plus à être une pure représentation de la réalité comme elle l'était à ses débuts. En jouant avec les retouches et les effets spéciaux, les artistes ont trouvé le moyen de défier les apparences et de créer un univers neuf. Grâce aux progrès techniques, les photographes à l'imagination fertile peuvent braver les lois de la nature et donner vie aux idées les plus folles. L'art de la photographie du XXI^e siècle ouvre une fenêtre de beauté et de compréhension sur notre monde, en ce sens que tout devient désormais représentable. Bien loin des images traditionnelles, les clichés novateurs de certains photographes contemporains sont l'occasion unique de mieux comprendre le présent et d'appivoiser le futur.



1

Jouer avec le corps

Iain Crawford
Bernard Demenge
Mr Toledano
Romain Laurent
Giuseppe Mastromatteo

2

Jouer avec le décor

Alexandre Orion
Carl Warner
Todd McLellan
Jack Ambridge
Yang Yi

3

Jouer avec ses peurs

Lucas C. Simoes
Anton Semenov
Jan Oliehoek
Liu Di
Hilary Pecis

4

Jouer avec ses rêves

Michael Bosanko
Thomas Edwards
Cecelia Webber
Robert Overweg
Lori Nix

JOUER AVEC LE CORPS

Peu après l'apparition du premier appareil photographique en 1839, l'art du portrait s'impose. Dans les années qui suivent, c'est la mode des clichés érotiques et des clichés de soldats à la guerre qui explose. Depuis les années 80, le corps est omniprésent dans l'ensemble de la production photographique. Magnifié ou diabolisé, le corps humain, jamais neutre, ne sort pas indemne de sa représentation photographique. Où se cache la part de vrai dans ces reproductions ? Quelle vérité se crée le spectateur sur la figure représentée ? Face à cette problématique de la réception de l'image corporelle, les artistes contemporains révolutionnent l'art du portrait physique, espérant éclairer l'ambiguïté et la difficulté qu'il y a à mettre en scène des êtres humains.



Arrêter le temps... Figer pour toujours la beauté d'un moment qui ne dure que quelques millièmes de seconde, cela vous semble impossible ? Pour Iain Crawford, « geler » des scènes sublimes improbables relève du quotidien.

Iain Crawford, photographe de mode reconnu, aime jouer avec les couleurs, les textures et les matières fluides, qu'il s'agisse de peinture, de poudre, d'eau, de tissus ou de toutes sortes de maquillage. Sa photographie fige le moment exact où ses mannequins se retrouvent aspergés, arrosés et éclaboussés de matière, si bien que ce qui était invisible à l'œil nu s'offre à nous dans le plus grand détail : la flaque de peinture qui prend la forme du corps du mannequin, tel un vêtement, le fond de teint liquide qui gicle en fines gouttelettes sur le visage angélique du modèle et la poudre irisée aspergée sans modération qui devient sculpture abstraite. Pour réaliser ce prodige, le photographe anglais utilise la technique de la photographie ultrarapide (*High speed photography* en anglais), c'est-à-dire que par une synchronisation savante et précise entre le déclenchement du flash, le temps d'exposition et la vitesse d'obturation, il réussit à recueillir dans ses moindres détails la grâce d'un très court instant. Commentant sa série *Paint*, Iain déclare : « J'aime la fusion du modèle et de la peinture. Les formes qui en résultent ont autant de texture que des vêtements faits sur-mesure. »



HOCKEY
BLUE PAINT (Overleaf, left)
GREEN PAINT (Overleaf, right)



Qui n'a jamais rêvé de pouvoir se démultiplier à l'infini ? De posséder des dizaines de « Mini-Moi » avec qui converser et s'amuser ? Ari Mahardika, maître du photomontage et du clonage numérique, rend le rêve réalité en jouant avec la notion d'échelle dans des réalisations poétiques très créatives.

Architecte et designer originaire d'Indonésie, Ari Mahardika a consacré ces dix dernières années à l'apprentissage de la photographie en autodidacte. Afin de réaliser sa série de clichés mettant en scène des clones de lui-même ou de son amie Andy, il procède de manière organisée : il commence par réfléchir à la mise en scène et à la dessiner sur papier. Cette étape lui prend environ une semaine. Ensuite, il consacre plusieurs heures à prendre les photos : armé d'un trépied et d'un retardateur, Ari se photographie dans diverses positions devant un mur blanc de sa maison. Enfin, pendant plusieurs jours, il réalise le montage final sur ordinateur. Après que les images ont été assemblées, lumières, ombres et reflets sont ajoutés afin de rendre la photo unique et réaliste. En effet, les « Mini-Ari » sont savamment positionnés, de telle sorte que la scène a l'air vrai. « Mes montages sont comme un mélange de pensées que j'exprime sous la forme de fractions de moi-même », avoue l'artiste. Ses œuvres, qui racontent toutes une histoire, illustrent parfaitement les conversations que l'on a parfois avec soi-même dans sa tête.

AARGGHHH!



Animaux à corps d'humain ou humains à tête d'animal ? Dans ce bestiaire photoshopé pas comme les autres, Alex Castro mélange les espèces et réveille l'animal qui sommeille en chacun de nous.

Le designer mexicain Alex Castro, dans sa série *Regresiones*, mélange bustes humains et têtes animales pour un résultat crédible et naturel. Ces photographies, qui ont fait pour la plupart la une du magazine de tendances *Picnic*, mettent en scène un singe revêtu d'un sweat-shirt, un corbeau en costard ou encore une autruche élégante exhibant de riches colliers de perles. En créant ces fusions oniriques et troublantes, Alex Castro démontre sa maîtrise parfaite de l'exercice classique du portrait photographique : cadrage, lumière, tons, expressions... tout y est ! Ces clichés mettent en avant les émotions de nos amis les animaux, émotions qui seraient sans doute passées inaperçues dans un cliché animalier classique. Voilà de quoi nous rappeler que nous sommes proches de certaines espèces et que l'homme n'est peut-être pas le seul être doté de pensée... Parfois plus expressives que les êtres humains, les bêtes ont un potentiel sentimental insoupçonné que cette série photographique révèle avec beauté et finesse.

REGRESIÓN #006A
REGRESIÓN # 004M (Overleaf, left)
REGRESIÓN #002V (Overleaf, right)

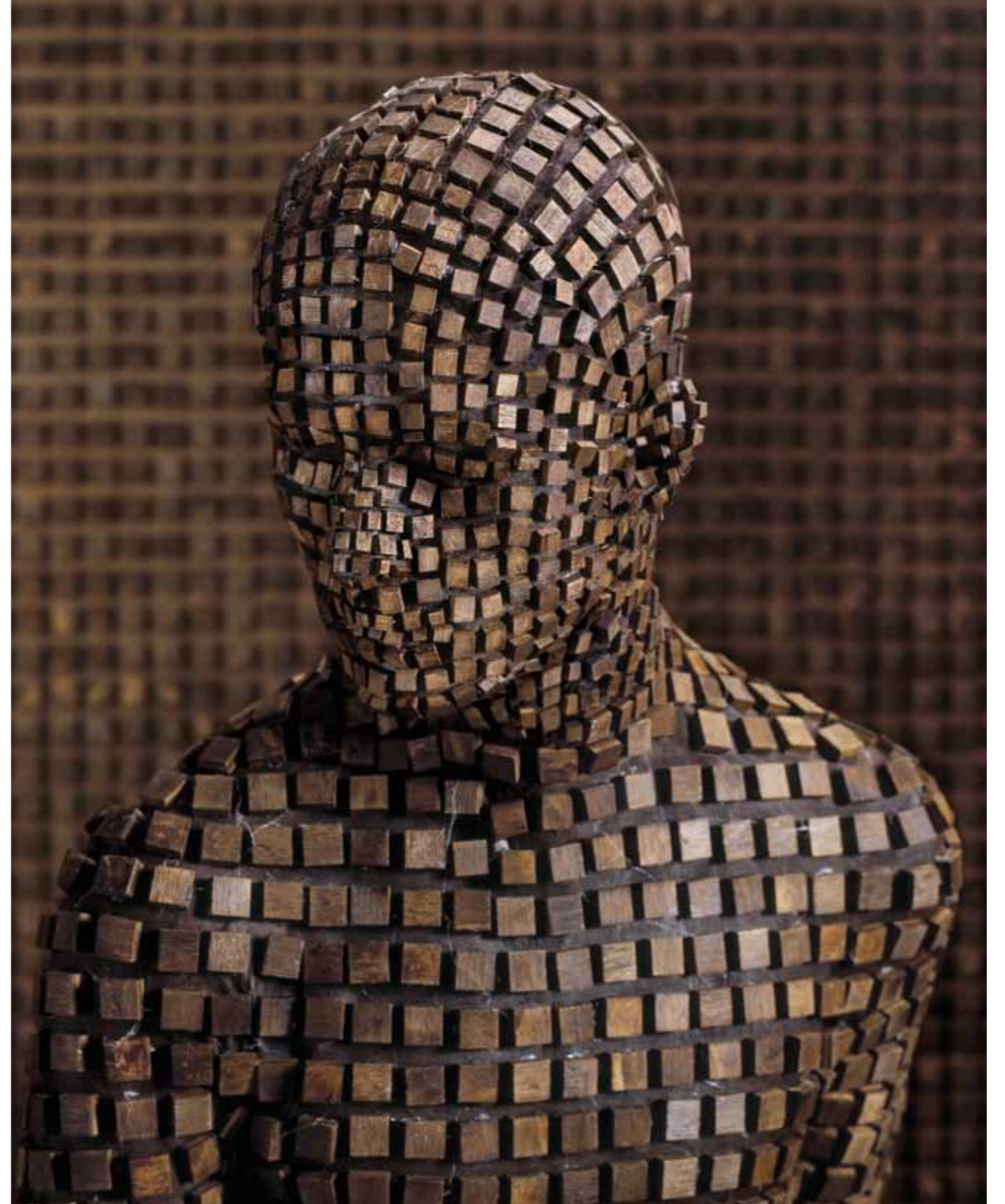


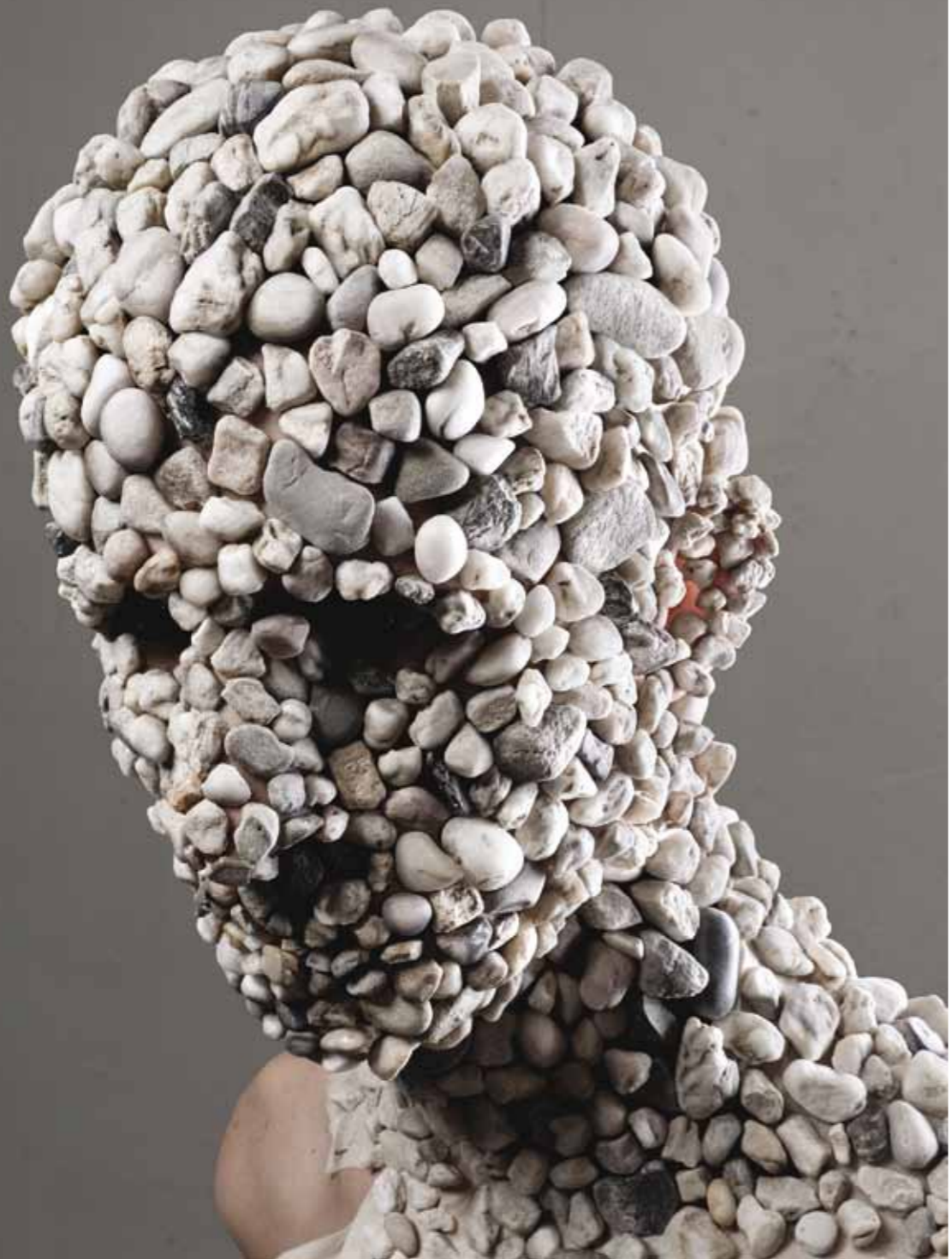


Levi van Veluw s'inspire de ses souvenirs d'enfance afin de développer thématiquement et narrativement des autoportraits d'un genre nouveau : son visage est entièrement recouvert de toutes sortes de matériaux, naturels pour la plupart, tels des cailloux, du bois ou de la mousse.

Ce photographe néerlandais précoce utilise sa tête comme décor, comme s'il s'agissait d'une toile blanche. Il revisite l'art ancestral du paysage en peinture en le transposant en trois dimensions sur son visage. Utiliser des éléments familiers pour recouvrir un visage accorde une nouvelle signification aux objets du quotidien. Ces faces figées, analogues à celle d'un mannequin de vitrine, permettent au spectateur de se projeter dans l'œuvre. L'artiste est, bien sûr, physiquement présent dans chaque autoportrait, mais parce que l'expression et la position sont toujours les mêmes, il devient invisible, il se transforme en objet. Préoccupé par la matérialité, les motifs, et les textures, Levi van Veluw admet que, s'il y a une chose qui l'effraie plus que tout, c'est la perte de contrôle. Son but est de pouvoir toujours tout contrôler et cela passe par la discipline, d'où la perfection minutieuse de ses réalisations. « C'est ce dont parle mon travail : de prendre le contrôle sur mon environnement et donc, de prendre le contrôle sur la vie. »

*LANDSCAPE I MATERIAL TRANSFERS
GRAVEL ORIGIN OF THE BEGINNING 1.3 (Overleaf, left)
LANDSCAPES (Overleaf, right)*





Camouflés dans des images vectorielles tout en couleurs (c'est-à-dire dans des images numériques composées d'objets géométriques), les modèles d'Alberto Seveso s'amuse avec notre regard. Passé maître dans l'art du body art digital, l'artiste transforme le corps parfait de ses mannequins en puzzle alambiqué.

Au vu du succès d'Alberto Seveso aujourd'hui, il est difficile de croire que tout est parti d'une simple blague. En effet, lorsque l'illustrateur et designer italien a présenté sa première série de photographies intégrant son style unique et reconnaissable entre mille, il ne pensait pas rencontrer un tel succès. Le titre de la série parle de lui-même : A me mi piace la gnocca!, traduit en anglais par « I Love the pussy ! » par Alberto. Le concept est de mélanger des clichés de mode en noir et blanc avec des formes colorées ressemblant à des tâches ou des gouttes. D'ailleurs, Alberto Seveso est très connu sur internet pour avoir inventé la technique appelée « sperm-shaping ». Ce processus créatif dérive tout simplement de l'imitation de la trajectoire tourbillonnante et de la forme que peut prendre le sperme. L'artiste crée des portraits sexy et élégants, dans lesquels il joue avec ce que les mœurs permettent généralement de montrer et ce qu'il faut cacher d'un corps humain. Vous cherchez à en savoir plus sur l'artiste ? « Mon travail parle pour moi »*, vous répondra-t-il. Vous voyez ce qu'il vous reste à faire...

I ONLY HAVE EYES FOR YOU



Avis à ceux qui ont gardé leur âme d'enfant : dans une série d'autoportraits grotesques, Bernard Demenge remet la grimace gratuite et absurde au goût du jour, sans inhibitions et sans complexes.

« J'aime les grimaces, faire des grimaces. [...] Pour mettre les rieurs de mon côté, j'ai apprivoisé cette tendance naturelle, en ponctuant mon discours de mimiques simiesques furtives. Aujourd'hui je ne peux plus m'arrêter. » Voilà qui est clair ! Pour se protéger du monde qui l'entoure, le photographe français Bernard Demenge cultive l'art de la moue déformée. Pour réaliser *Parade*, série photographique autour de l'autoportrait grimaçant, Bernard Demenge a installé un mini studio dans son appartement, une sorte de photomaton démontable. D'abord sans accessoires, puis accompagné d'objets du quotidien, il a commencé à se prendre en photo, le visage déformé par d'odieuses grimaces ! En plus d'évoquer la disgrâce physique, ces clichés interrogent l'art du portrait et son incapacité notoire à saisir l'âme du modèle photographié. Ode à l'absurdité et au plaisir gratuit, certes, *Parade* n'en est pas moins un acte de dissidence camouflé sous des mimiques enfantines : « J'ai fait un pied de nez mal lavé, des grimaces moches dans un monde salement amoché et absurde pour provoquer un rire un peu sec qui secoue, pas joli, pas poli, comme pour résister. »



«PARADE» series :
AUTOPORTRAITS AVEC GRIMACE
PAR CONTENTION AU RUBAN ADHÉSIF

Déguiser ses modèles, oui. Leur faire porter des costumes classiques, ça non ! Dans série *Hope & Fear*, l'audacieux Phillip Toledano revêt ses mannequins d'une multitude de mains, de seins, de têtes de poupées ou d'armes à feu, pour un résultat visuellement phénoménal. Dans la même veine, la série *Stretch* présente des mannequins enveloppées comme des chrysalides dans du tissu extensible.

Selon Phillip Toledano, dit Mr Toledano, la photographie devrait être comme une phrase inachevée qui laisse place à toutes sortes d'extrapolations. « Il devrait y avoir de la place pour qu'on se pose encore des questions », affirme-t-il. Donc, même si la série *Hope & Fear* représente la manifestation extérieure des désirs refoulés et de la paranoïa ambiante de la société américaine, il nous reste de quoi cogiter ! Ayant longtemps été directeur artistique pour des agences de publicité, Mr Toledano n'est devenu photographe à plein temps que depuis peu. Cet Anglais basé à New York assure que tous les costumes réalisés pour sa série *Hope & Fear* sont réels. Les créations de l'artiste sont en général artisanales : « L'idéal, c'est qu'il y ait le moins d'intermédiaires entre l'idée et moi. » Un studio des plus simples, quatre lampes, et du matériel photographique qui tient dans une besace suffisent à Mr Toledano pour réaliser des clichés qui peuvent parfois sembler trop parfaits pour être vrais ! Ode aux formes du corps humain et à la lumière, les images de Mr Toledano possèdent un graphisme fort et des formes pures.

STRETCH !
«HOPE&FEAR» series (Overleaf)





À première vue, les yeux, les oreilles, les lèvres ou même le nombril sont à leur place habituelle. Mais pourtant, quelque chose dérange. Passé maître dans l'illusion, Giuseppe Mastromatteo réussit à offrir des portraits à la fois conventionnels et surréalistes qui mêlent l'académisme à l'aberration.

Dans sa série nommée *Indepensense*, le photographe italien installé aux États-Unis présente une kyrielle de corps transfigurés et de visages remaniés. Pourtant, ce théâtre de l'absurde n'évoque en rien la souffrance ou la violence ; au contraire, quiétude et sérénité émanent de ces figures improbables. Avec subtilité, Giuseppe Mastromatteo crée des collages numériques afin de montrer une humanité aux dimensions illusoires et impossibles. Visages déchirés, bouches et yeux qui traversent les mains sont au cœur d'une vérité imaginaire liée à l'art de Magritte ou de Man Ray. Inspirant à la fois fascination et répulsion, ces portraits insolites plongent le spectateur dans une réflexion sur les incertitudes de notre époque. Ces clichés remettent aussi en cause la définition canonique de la beauté qui met l'harmonie en avant : pourquoi ces visages qui devraient nous dégoûter nous plaisent-ils autant ?

«INDEPENSENSE» series
«INDEPENSENSE» series (Overleaf)





Vivre dans sa bulle, se sentir en décalage par rapport au reste du monde... Qui n'a jamais ressenti une telle impression ? En tout cas, c'est ce qu'endurent les modèles du photographe Romain Laurent. Inclins de vingt degrés ou littéralement emprisonnés dans une bulle, ils affichent sans complexes leur esseulement au milieu de piétons indifférents.

Ressentir un étourdissement, dans la rue, au milieu de la foule, est chose commune. Un jour, pendant une fraction de seconde, l'artiste français Romain Laurent s'est senti vaciller. Sa tête tournait tellement qu'il voyait le monde sous un nouvel angle et qu'il avait l'impression d'être le seul à se tenir droit. C'est pour tenter d'exprimer cette sensation aux autres qu'il a réalisé la série photographique intitulée *Tilt*, où des modèles penchés, mais pas inquiets, évoluent dans les artères new-yorkaises. Le secret pour une telle mise en scène ? « Mon assistant tenait le modèle lorsque celui-ci se penchait sur le côté. Je l'ai effacé en post-production. » Quant à *Something Real*, il s'agit aussi de la mise en scène d'une sensation. Cette série « illustre le moment dans la vie de quelqu'un où cette personne se déconnecte de la réalité tout en continuant à en faire partie, et soudain se réveille. » Être là, sans tout à fait être présent, voilà le sentiment étrange auquel nous confronte la société moderne. Se sentir seul au milieu de la masse n'a jamais été aussi clairement exemplifié que dans le travail artistique de Romain Laurent.



«TILT» series
SOMETHING REAL (Overleaf)

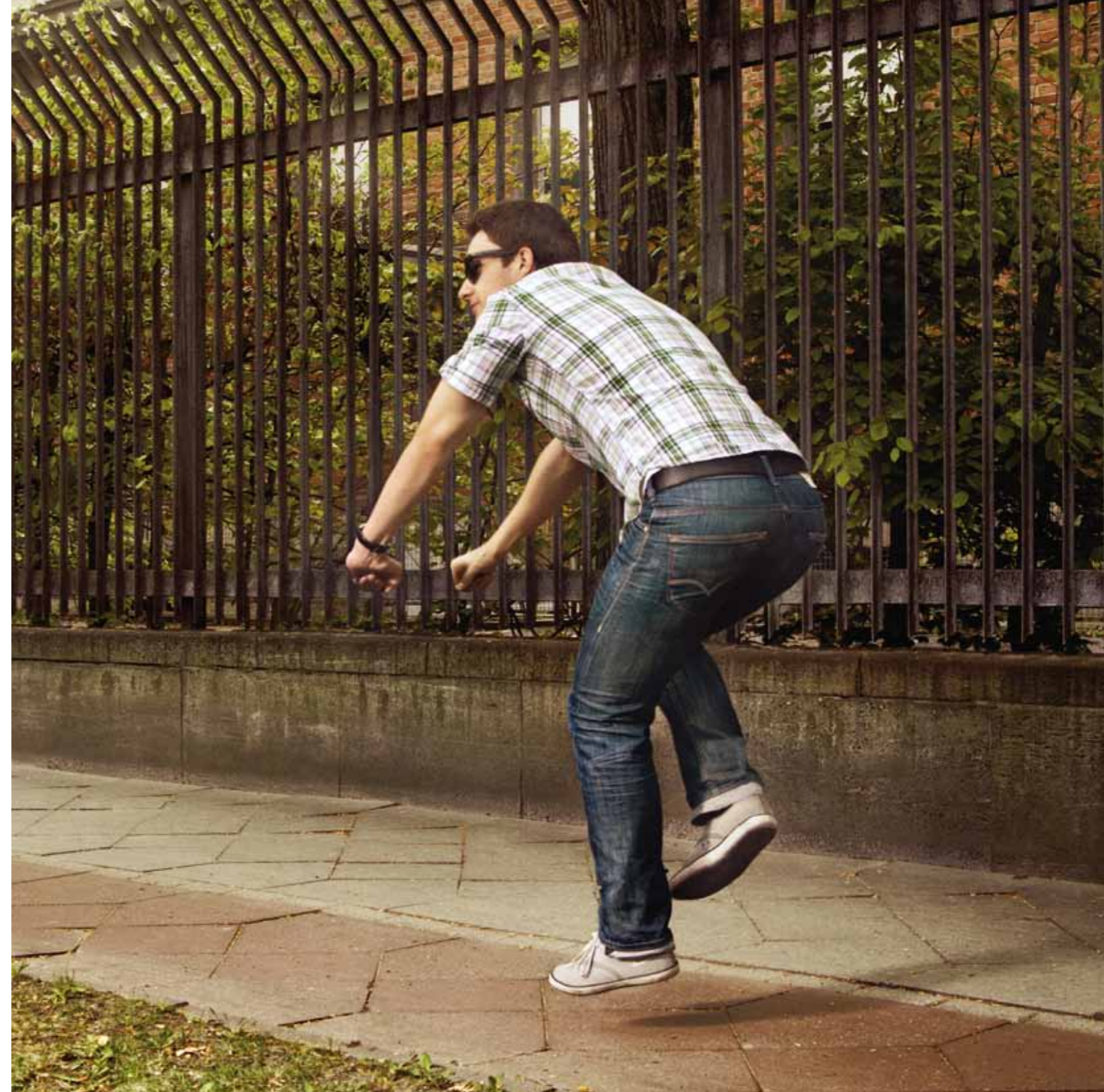


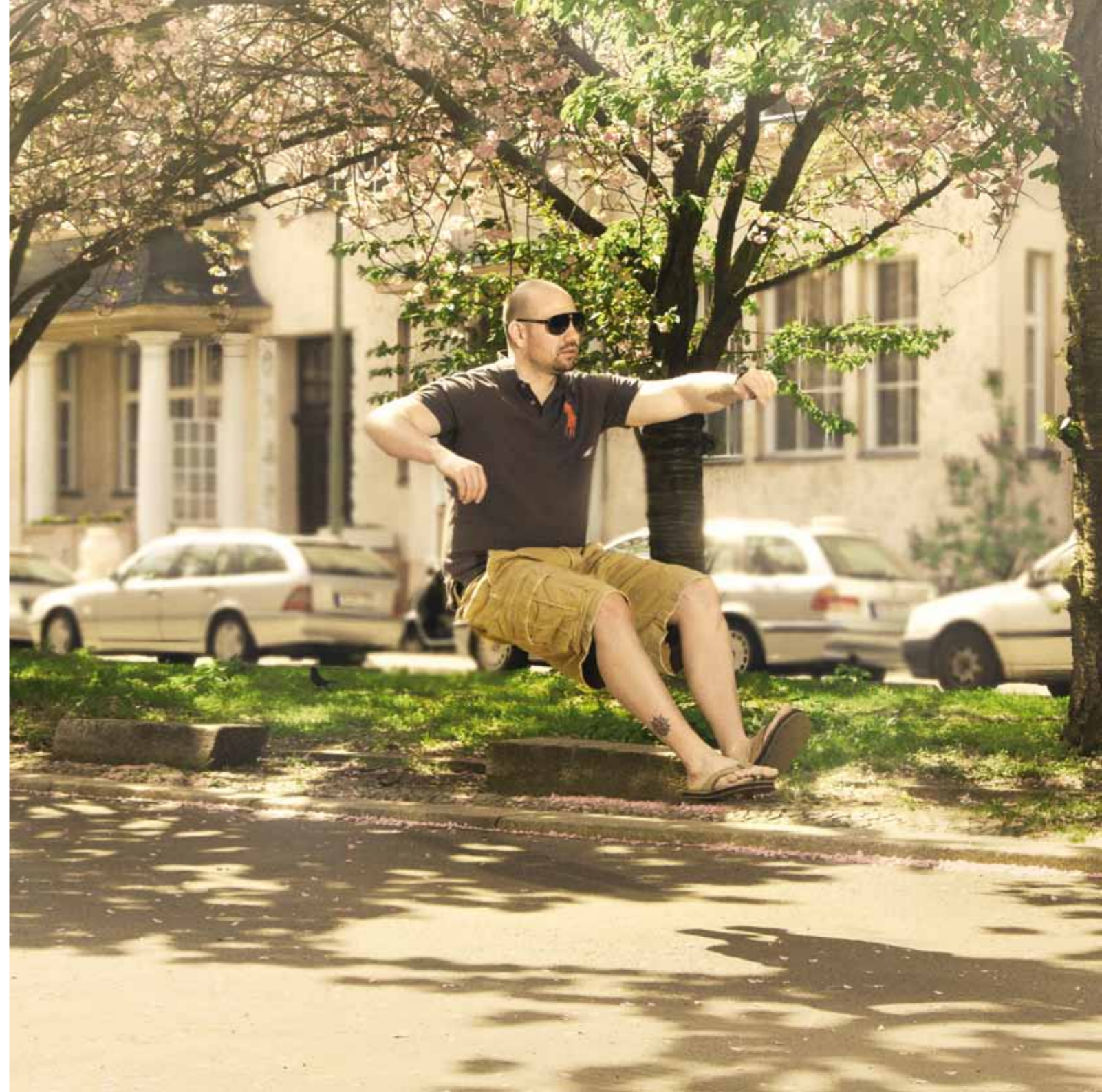


Visage détendu et serein, attitude relâchée... Tout va pour le mieux pour les modèles mis en scène dans les photographies de Jens Sage. Ils semblent même confortablement installés. Pourtant, aussi parfaite que soient ces images à première vue, quelque chose leur fait défaut.

Jens Sage, génie en herbe inspiré par des personnalités aussi diverses qu'Erwin Wurm ou Joel Sternfeld, se décrit comme un « photographe amateur » attiré par le design. Avec sa série *Seats*, il s'inscrit dans le mouvement non formel de la « photographie de lévitation ». En effet, ses sujets sont assis sur des sièges... complètement invisibles ! Grâce à l'utilisation de thèmes familiers et d'une lumière d'origine naturelle, l'absence de ces éléments essentiels à la composition ne choque pas. Ultime effet d'illusion du jeune artiste berlinois : les ombres portées des personnes assises témoignent de l'existence de sièges invisibles à l'œil nu. Selon le contexte, on devine que chaque support est différent : selle de vélo, banc public ou siège de voiture, tout est possible ! Ces personnages qui flottent font travailler notre imagination car c'est à nous de compléter les scènes à l'aide de notre esprit d'invention. De fait, le cliché devient un moyen ludique de créer une interaction entre l'artiste et le spectateur.

«SEATS» series
«SEATS» series (Overleaf)





Liu Bolin est le sujet de ses propres clichés, mais sans l'être tout à fait. Difficile à repérer au premier coup d'œil, sa silhouette finit par se détacher délicatement sur l'image. Peint de la tête aux pieds, l'artiste a souhaité créer des photos attirantes, mais néanmoins très subversives.

Depuis quatre ans, l'artiste chinois adepte du camouflage connaît un succès grandissant avec sa série *Hiding in the City*. Artiste contestataire de la toute nouvelle génération, il est désormais une référence artistique en Chine et à l'international. En 2005, lors de la destruction du village de Suojiacun et de son atelier par les autorités, ce sculpteur de formation prend conscience de la faiblesse de l'individu face au système et réalise sa première série photographique en guise de protestation silencieuse. Il décide de jouer avec son corps et d'en faire une sculpture vivante. La question qu'il soulève est celle du corps dans l'environnement social : comment disparaître ou s'affirmer dans un milieu socio-politique donné ? Où est la place de l'être humain dans les grandes mégalofoles ? Avec plusieurs assistants et des prises de vue qui peuvent durer plus de dix heures, Liu Bolin réussit à dissoudre sa propre image dans le tissu urbain. Cependant, ce n'est pas lui qui se fond dans le paysage, « c'est l'environnement qui [l]'envahi », conséquence directe du développement urbain trop rapide. Le lieu fait sa loi, l'artiste s'incline.

TEATRO ALLA SCALA
LAGOON CITY OF VENICE (Overleaf, left)
HIDING IN THE CITY NO. 88 - SAWMILL (Overleaf, right)





Flotter au milieu des nuages... N'avez-vous jamais ressenti cette sensation à la fois étrange et agréable au moment de l'endormissement ? Égarer quelque part entre le sommeil et la réalité, votre corps voltige comme une matière fluide et votre esprit s'enfonce dans un univers de coton. C'est cette sensation que Mohammed Amine Nasseri a illustré d'une manière très poétique dans cette série de clichés.

Suspendre le temps du sommeil dans une expression de quiétude, cela a de quoi faire rêver les plus gros dormeurs ! La série *Dreamers* est un travail de fin d'études sur la thématique de la gravité dans les médias réalisé par un étudiant de l'Université de Wiesbaden : Mohammed Amine Nasseri. Ce designer basé à Francfort a mis en scène des dormeurs, hommes ou femmes, lévitant pendant leur sommeil au-dessus de leur lit. Le décor - sobre, presque spartiate - est le même pour chaque dormeur : un matelas simple, à peine recouvert d'un drap en désordre, un oreiller et un mur blanc tiennent lieu de tout ornement. La position des personnes endormies elle, en revanche, varie selon le caractère unique de chacun. Cette série, complètement « dans les nuages », a été conçue sans collage Photoshop et sans manipulation en postproduction. Le secret de ces clichés oniriques et romantiques reste donc bien gardé par leur créateur.



«DREAMERS» series: DREAMER

JOUER AVEC LE DÉCOR

Le décor joue un rôle primordial dans les compositions photographiques. Souvent relégué au second plan, il peut parfois se retrouver être le sujet principal du cliché. Le genre de la « photographie de paysages » est difficile à moderniser et à revivifier car il renvoie à une esthétique classique. Cependant, les photographes contemporains rivalisent d'imagination pour donner une nouvelle jeunesse aux décors empoussiérés. Paysages en aliments, maquettes plus vraies que natures et street art en trompe l'œil repoussent les limites de la créativité.



Forêt de brocolis, cascades de jambon de pays, pastèque-montgolfière, rideaux de fromage ou encore océan de saumon fumé... Bienvenue dans l'univers fabuleux de Carl Warner, où chaque élément du décor est comestible.

Étant fils unique, Carl Warner a passé la plus grande partie de son enfance seul dans sa chambre à développer son imagination en dessinant sous l'inspiration de Salvador Dalí, Patrick Woodrooffe ou encore Roger Dean. Depuis dix ans, cet artiste basé à Londres crée et photographie des paysages faits uniquement de nourriture. Ces « Foodscapes » sont réalisés en plusieurs étapes : d'abord, assisté d'un food stylist, qui l'aide à choisir les plus beaux ingrédients, Carl Warner sillonne sans relâche les marchés et les grands magasins à la recherche des meilleurs « modèles » ! Mais attention : l'heure tourne ! La nourriture se détériore très vite, d'autant plus sous les éclairages, il faut donc faire la mise en scène et photographier les aliments le plus vite possible. Chaque cliché est composé de plusieurs prises de vue, du premier plan jusqu'à l'arrière-plan et au ciel. Ces différentes couches sont ensuite assemblées en post-production pour créer l'image finale. Cependant, le photographe se veut traditionnel : « J'ai tendance à dessiner un paysage très conventionnel et à utiliser des techniques de composition classiques car j'ai besoin que le spectateur croie, dans un premier temps, qu'il s'agit d'une scène réelle. » En effet, ce n'est que petit à petit, en se plongeant dans l'image, que l'on découvre que dans ce monde magique... tout se mange !

*COWBOY VALLEY
CHINESE JUNK (Overleaf)*

*These images came from:
CARL WARNER'S FOOD LANDSCAPES
(Abrams Image, 2010) and FOODLAND
(Abrams Books For Young Readers, 2010)*





Remplacer les monuments les plus connus au monde par des gadgets bon marché pour touristes, il fallait oser, et Michael Hughes l'a fait ! Depuis plus de dix ans, ce photographe anglais parcourt la planète à la recherche des sites touristiques les plus visités afin de les immortaliser d'une façon bien personnelle...

La série photographique Souvenirs rassemble plus de 150 clichés représentant des monuments célèbres dissimulés sous un petit objet qui les incarne. Michael Hughes se procure d'abord des souvenirs touristiques peu coûteux - du type magnets, sucettes ou taille-crayons - à l'image du lieu choisi. Il se rend ensuite sur le site concerné et crée sa mise en scène. Son travail nécessite une gestion parfaite du premier plan, de l'arrière-plan, et de la perspective, d'où l'effet d'illusion d'optique. Ainsi, la Tour Eiffel, le Golden Gate bridge, le Sphinx ou encore la Statue de la Liberté disparaissent sous leurs homologues miniatures. La présence systématique de la main de l'artiste tenant l'objet devant l'objectif indique clairement le procédé utilisé pour prendre la photographie. Si Michael Hughes a commencé à prendre ces photos un peu par hasard lors de voyages d'affaires, il admet aujourd'hui planifier certains départs uniquement pour pouvoir compléter sa collection de Souvenirs !

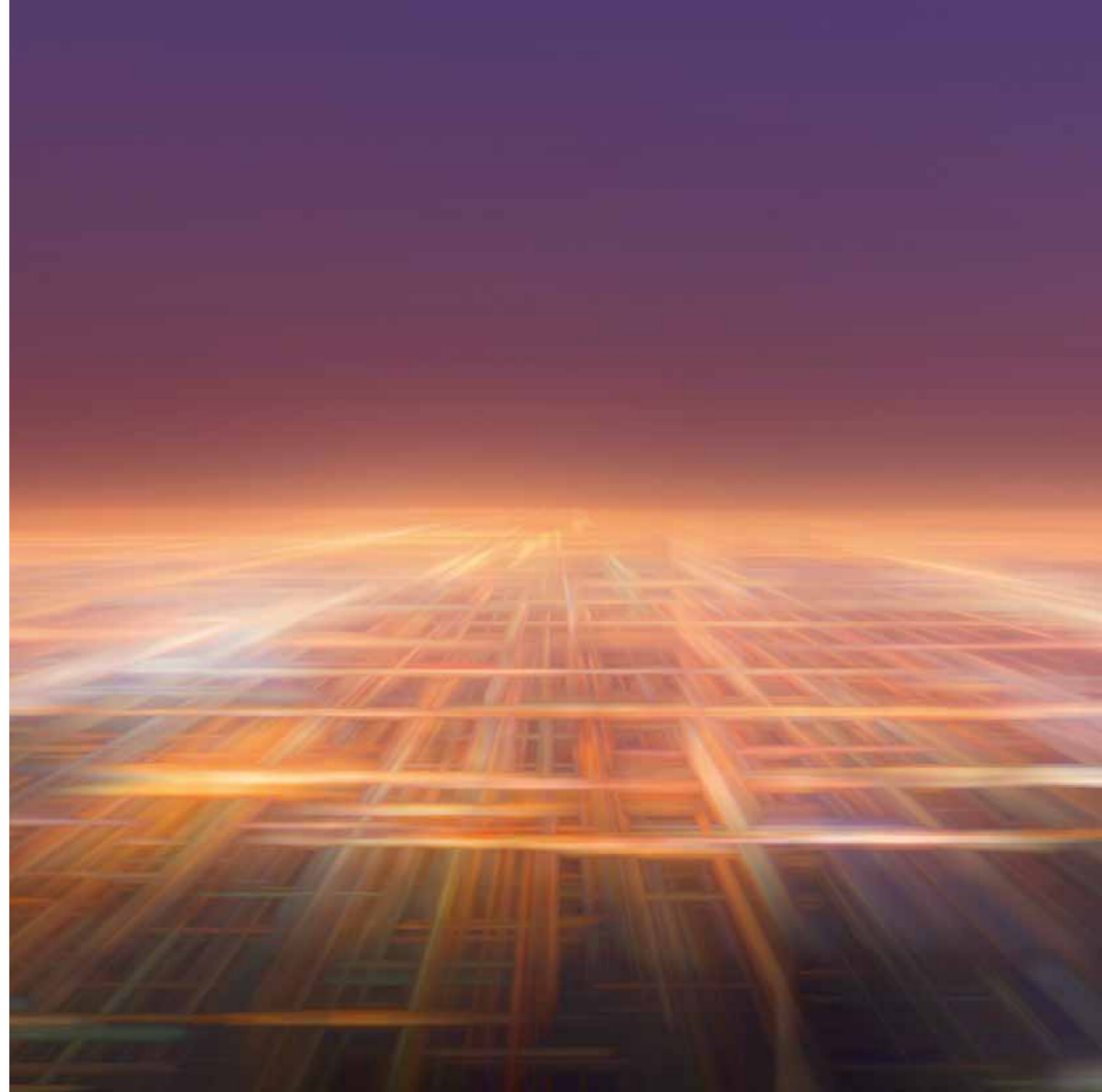


«SOUVENIRS» series: TIME SQUARE, TAXI, NAKED COWBOY, New York
«SOUVENIRS» series: HOUSES OF PARLIAMENT, BIG BEN MODEL AND TWO TOURISTS, London

Les grandes villes du monde nourrissent à la fois nos rêves et nos peurs, tout en gardant toujours leur part de mystère. Lieux au potentiel incroyable et aux possibilités décuplées, elles sont aussi des gouffres d'angoisse et de solitude où tout change trop vite.

L'équipe du Studio Parris Wakefield travaille dans la publicité, la mode, la musique et le design. La série Cityscapes, réalisée par ce studio basé au Royaume-Unis, représente la profusion de perceptions que l'on peut avoir d'une même ville. Les grands centres urbains évoluent sans cesse, au niveau architecturale, démographique ou bien topographique. Parfois durs à suivre pour l'individu habitant ou visitant cette ville, ces changements entraînent une multitude de visions différentes de la ville. Comment se mettre d'accord sur une description unique de Copenhague, Toronto, Perth ou encore Milan ? Que sont réellement ces villes ? Comment y vivre sans les comprendre vraiment ? Les images floutées au caractère énigmatique du Studio Parris Wakefield illustrent parfaitement cette incertitude. En 2006, le Studio Parris Wakefield a quitté Londres pour emménager dans une grange aménagée à Suffolk. Ces nouveaux locaux, isolés au milieu des champs de blé et d'avoine donnent à l'équipe de la place pour respirer et, surtout, une toile de fond blanche, libre de toute influence, sur laquelle peindre ses idées. Serait-ce cette Londres trop mouvante, représentée dans Cityscapes, qui les aurait fait regagner une nature plus clémente avec l'individu ?

«CITYSCAPES» series: LOS ANGELES
«CITYSCAPES» series: LONDON (Overleaf, left)
«CITYSCAPES» series: SAN FRANCISCO
(Overleaf, right)





Vous êtes-vous déjà demandé à quoi ressemblait l'intérieur de votre vieux radio-réveil ? Combien de centaines d'éléments électroniques, de milliers de bouts de plastique recèlent les objets les plus familiers ? Todd McLellan offre un début de réponse en démontant et photographiant minutieusement tondeuses, téléphones et machines à écrire surannées.

Originaire de Saskatchewan, au Canada, Todd McLellan avoue aimer le travail manuel depuis son plus jeune âge. Pas étonnant, donc, que sa série photographique Disassembly mette en scène des objets disséqués scrupuleusement, réassemblés et réarrangés en suivant une logique stricte. Chaque sujet est photographié deux fois : dans le premier cliché, les éléments désossés sont disposés à plat, ordonnés par taille, type ou fonction, de manière quasi obsessionnelle et compulsive. Dans la seconde prise de vue, au contraire, l'objet démembré est saisi en mouvement et en volume, de façon déstructurée et anarchique, comme s'il explosait sous nos yeux. Grâce à cette approche dualistique, l'artiste réussit à ordonner la confusion et à rendre le chaos harmonieux. En photographiant ces entrailles mécaniques, il fait revivre un passé proche qui a pourtant tendance à s'effacer dangereusement vite de nos mémoires. Sur le site internet de l'artiste, une vidéo dévoile avec quelle minutie ces clichés sont réalisés.



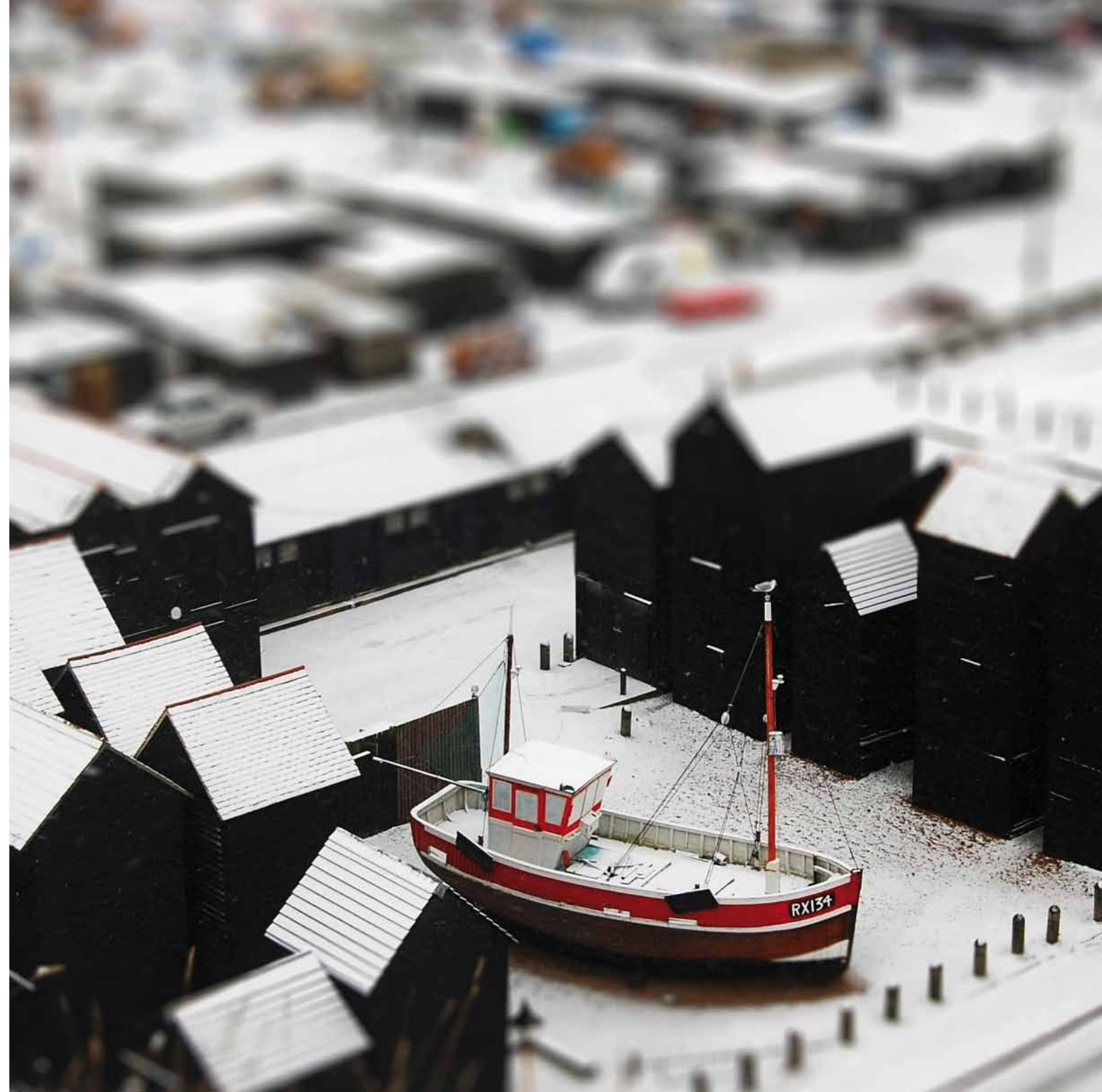
«DISASSEMBLY» series: APART PUSH LAWN MOWER
«DISASSEMBLY» series: OLD PUSH LAWN MOWER (Left)



Jack Ambridge semble être un spécialiste du paysage miniature ! Ces scènes, qui paraissent être des modèles réduits, impressionnent par leur réalisme et leur exactitude. Mais, à y regarder de plus près, sommes-nous face à une maquette ou à une impression de maquette ?

Jack Ambridge, photographe basé au sud est de l'Angleterre, travaille sur les paysages citadins, campagnards et maritimes. Dans sa série Little Lands, il représente Hastings Old Town, une vallée calme située dans l'Angleterre du Sud-Est. L'herbe, la neige, les maisons, les voitures et les personnages semblent être les modèles réduits fictifs de leurs homologues existants. Cependant, ces photographies sont bien réelles ! En effet, Jack Ambridge utilise le « tift-shift » (l'« objectif à déclenchement » en français), une technique qui consiste à réaliser de faux clichés de villes miniatures. Pour arriver à un « effet maquette » parfait, ce procédé demande de travailler avec une lentille spéciale ou avec un très bon logiciel de retouche. La répartition du flou doit donner l'impression que l'appareil du photographe se trouve à quelques centimètres seulement de la scène. Au-delà d'être des modèles de performance technique, les images de Jack Ambridge donnent à voir une ville-jouet ludique où les hommes seraient des petits personnages malléables à souhait et où la réalité ne serait qu'une question de perception.

«LITTLE LANDS» series: BOAT - WINTER



Le titanesque barrage des Trois Gorges, dans la province chinoise Ubei, constitue le plus grand chantier de construction au monde. Il a déjà déplacé plus de 1,2 millions de personnes et détruit onze villes. Si ce projet a créé une controverse mondiale, il s'agit surtout d'une affaire personnelle pour l'artiste Yang Yi.

Les travaux de construction - interminables - ont peu à peu détruit la vieille ville où Yang Yi est né et chassé les habitants. En 2007, inconsolable et déboussolé comme tous les résidents de Kaixian, Yang Yi a exorcisé sa peine et sa confusion par la photographie. Sa série Uprooted figure une ville fantôme totalement submergée par les eaux où le peu d'habitants restants s'adaptent tant bien que mal, notamment en portant masque et tuba. Ces clichés mettent en scène les trois temps de vie de la ville : le présent est représenté par les scènes du quotidien, le passé par les tons sépia et le futur par l'omniprésence de l'eau. Visionnaire, l'artiste digital a vu sa ville natale être complètement submergée à cause du chantier des Trois Gorges en 2009.

«UPROOTED» series: 13, EAST RIVER BRIDGE
 «UPROOTED» series: 11, EAST RIVER BANK (Overleaf)
 «UPROOTED» series: 17, PLAYGROUND (Overleaf, right)



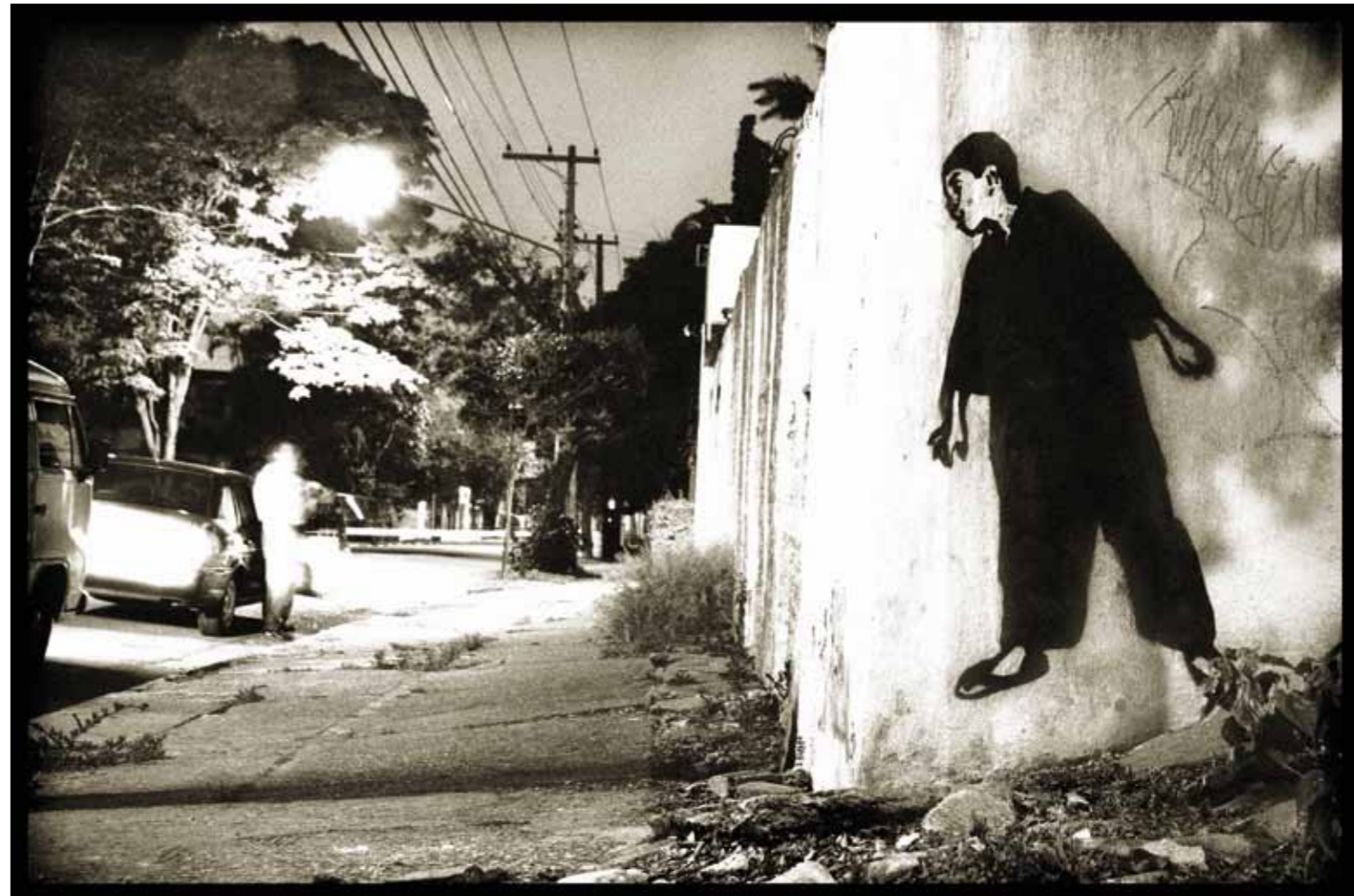


Alexandre Orion a débuté sa carrière artistique en peignant puis vendant des T-shirts sur les marchés à l'âge de 14 ans. Une fois devenu graffeur, il s'est demandé comment les passants percevaient ses dessins muraux, et s'il était possible qu'un dialogue puisse être engagé entre promeneurs et art de rue.

Dans sa série intitulée Metabiotics, Alexandre Orion met en scène ses propres œuvres peintes sur les murs de la capitale du Brésil. L'artiste joue avec le concept de métabiose, phénomène qui a lieu lorsqu'un organisme se forme grâce aux substrats laissés par un autre organisme après sa mort. Ici, la métabiose s'opère entre les graffitis d'Alexandre Orion et les photographies que ce dernier en retire. Au début du processus, l'artiste commence par peindre sur les murs de sa ville natale, São Paulo. Puis, les images taguées prennent vie grâce à son appareil photo et aux passants qui s'intègrent dans le décor. Pour Alexandre Orion, la peinture et la photographie partagent le même environnement, comme deux organismes inséparables, mais cependant incompatibles. Cette série de clichés est un témoignage sur la dualité qu'entretiennent les deux langages que sont la peinture et la photographie. Cela nous rappelle combien l'image est fragile et combien la frontière entre réalité et fiction est mince.

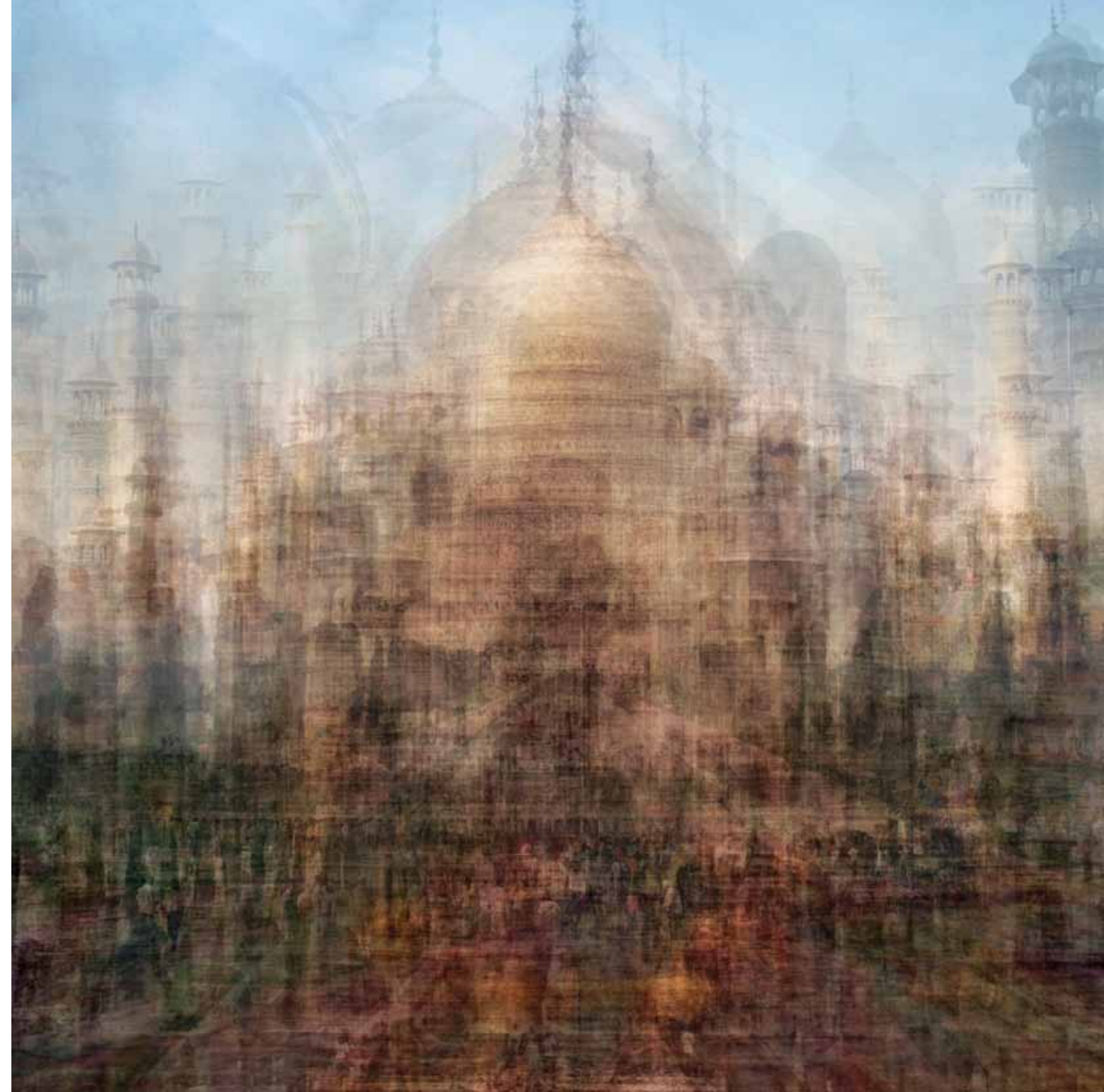
*METABIOTICA 14, 2004,
Urban intervention subsequently photographed*
*METABIOTICA 8, 2003,
Urban intervention subsequently photographed*
(Overleaf, left)
*METABIOTICA 7, 2003,
Urban intervention subsequently photographed*
(Overleaf, right)





Visiter Londres, Paris, New York... Voir Big Ben, l'Opéra de Sydney ou le Taj Mahal comme si vous y étiez, en un clin d'oeil, c'est possible ! Avec ses clichés recomposés, PepVentosa nous embarque pour un tour du monde architectural où les frontières géographiques et temporelles sont dépassées au moyen d'un processus artistique singulier.

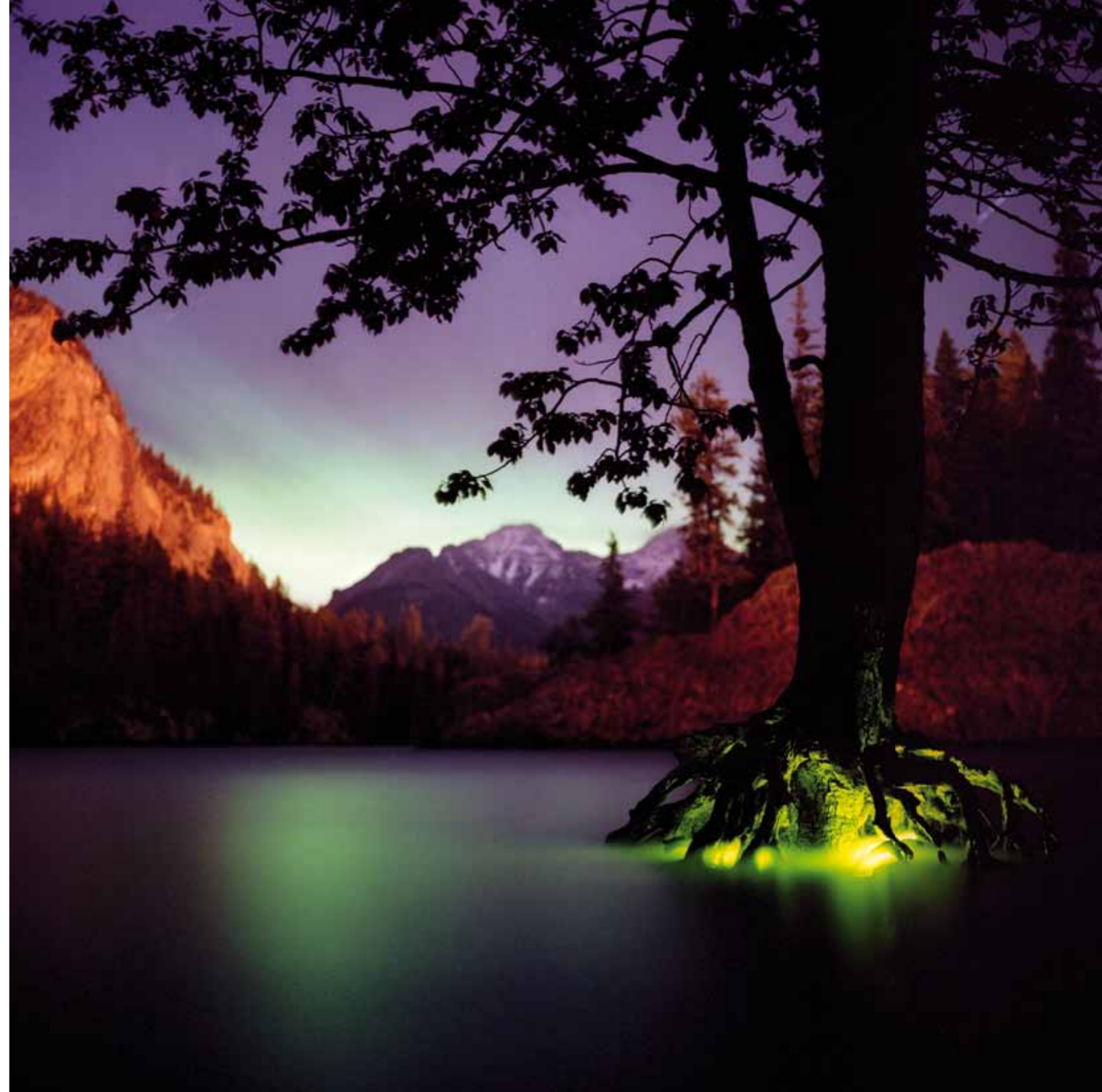
Dans la série Collective Snapshot, Pep Ventosa a mélangé et retravaillé des dizaines de photographies - prises par lui ou par d'autres - et de cartes postales représentant la même vue, mais à différentes époques. Les scènes choisies représentent en général des lieux touristiques emblématiques d'un pays. Ainsi, l'artiste catalan basé en Californie espère créer une vision abstraite des endroits visités et des choses vues, pour que tout le monde puisse s'y reconnaître et voyager. Il s'agit donc d'une célébration de la mémoire collective. Ce photographe spécialiste du fragment aime dire qu'il recompose le panorama à la manière dont il ferait un « sandwich », car les images sont disposées en couches, les unes sur les autres. Pep Ventosa travaille sur la vision, c'est-à-dire sur ce que l'oeil voit et sur la manière dont l'esprit le recompose et l'interprète. Ses autres créations portent aussi cette réflexion et sont constituées de mosaïques de photos qui se superposent et finissent par créer une nouvelle oeuvre.



Nous voici projetés dans un environnement crépusculaire nouveau, rempli de lumières et de formes irréelles. Se situant quelque part entre l'art statique et la performance, les photographies de Barry Underwood nous plongent dans un univers fantastique majestueux.

Ces images, issues d'une série intitulée Scenes, sont des dioramas - c'est-à-dire des paysages illuminés - construits directement par l'artiste dans la nature. Ils résultent d'un processus mêlant photographie traditionnelle et mise en scène, ce qui leur confère une dimension surréaliste. L'éclairage et les couleurs sont utilisés comme des outils subjectifs qui affectent notre perception de l'espace et de la normalité. Les lumières mises en place par le photographe apparaissent comme des intrusions ou des interventions extérieures puisqu'elles contrastent avec les propriétés atmosphériques inhérentes à la lumière naturelle. Cette combinaison de lumières rend les formes du paysage abstraites. À travers ces installations, Barry Underwood explore des sujets aussi vastes que l'illusion, l'imagination, le récit ou le potentiel inventif de l'ordinaire. Ces questionnements, nous les retrouvons également dans la peinture contemporaine, le cinéma et le land art, autres domaines artistiques de prédilection du photographe américain.

AURORA
RODEO BEACH (Overleaf, left)
TRACE (Overleaf, right)





Elgin Park est une charmante petite ville américaine sillonnée par des voitures de collection qui datent des années 40 à 60. Seulement, on n'y voit ni conducteurs ni piétons, et les rues semblent figées dans l'inactivité... Depuis 25 ans, Michael Paul Smith, originaire de Pennsylvanie, utilise ses talents de maquettiste pour faire vivre cette cité imaginaire à l'échelle 1/24.

Initialement, le photographe cherchait seulement à faire quelque chose d'amusant avec son importante collection de voitures miniatures. Recomposer ses souvenirs d'enfance semblait être un bon début. Michael Paul Smith dit de ses photos qu'elles racontent des histoires ; chaque image livre un récit et ouvre une fenêtre sur les souvenirs et l'imagination du photographe. Elgin Park, qui ressemble à s'y méprendre à une vraie ville américaine des années 50, a un secret : les arbres, les fils électriques et les bâtiments au loin sont des éléments réels. Cette « ville » est devenue une véritable destination touristique puisque, chaque jour, ce sont des dizaines de milliers de personnes qui viennent visiter la page Flickr du maire de la commune ! Michael Paul Smith affirme ne pas utiliser de logiciel de retouche sauf pour vieillir les images grâce à des filtres. Son matériel ? Un appareil photo Sony digital à 6 méga pixel et son Mac âgé de 11 ans.



JANUARY 1ST, 1959
JANUARY FIRST PHOTO SHOOT (Left)
LAST WASH (Overleaf)





Get a DU PONT ANTI-FREEZE



ZEREX

Qui n'a jamais rêvé de pouvoir jouer avec la nourriture sans avoir à subir des reproches ? C'est désormais chose possible grâce à l'inventivité du couple de photographes parisiens Pierre Javelle et Akiko Ida. Skier sur une pente de crème chantilly, jouer au tennis avec des pépins de pastèque ou creuser des galeries dans une tablette de chocolat sont autant d'activités désormais tolérées !

Pierre Javelle et Akiko Ida ont réuni leurs compétences et leurs sensibilités pour travailler sur le projet Minimiam. Dans cet univers poétique, des personnages en plastique hauts d'un centimètre et demi environ s'adonnent à des activités ordinaires ou extraordinaires, allant de passer de la tondeuse sur un kiwi à braquer un plateau de sushis tout en étant déguisés en ninjas. La définition de cet art se trouve quelque part entre la microphotographie, la photographie culinaire, le portrait et le paysage. Chaque œuvre est composée de deux clichés : le premier montre le personnage dans un décor ambigu, encore difficilement identifiable pour le spectateur, tandis que le second offre la solution en se présentant sous la forme d'une chute inattendue. Pierre et Akiko, gourmands gour-

mets amateurs de saveurs, zooment sur les aliments afin de les dévoiler sous un jour nouveau : des textures et des couleurs inédites apparaissent alors. Derrière le caractère divertissant et joyeux de ces photographies se cache une réflexion fondamentale sur la perception humaine et sur la construction et la manipulation du sens à travers les images.



THE TUB
BENTO BREAK (Overleaf, left)
MARSHMALLOW FELLOWS (Overleaf, right)





JOUER AVEC SES PEURS

Nous nourrissons parfois des peurs qui nous hantent même à l'âge adulte. Cette prise de conscience d'un danger réel ou imaginé assombrit la vie de bien des gens. Pour exorciser leurs angoisses, les artistes utilisent la création comme une force libératrice. Mettre en images nos peurs les plus secrètes permet d'assimiler ces dernières et de retrouver une certaine quiétude. Les photographes du XXI^e siècle ont de quoi entretenir toutes sortes de craintes : les guerres, l'écologie bafouée, la menace nucléaire, l'individualisation extrême de chacun ou la perte d'identité se trouve dans un contexte idéal pour progresser. C'est pourquoi, dans les photographies des années 2000, animaux mutants, enfants devenus adultes trop tôt et Barbies brutalisées occupent le devant de la scène.



Des animaux mutants envahissent la planète... Zèbres, chats et hippopotames se retrouvent à partager leur patrimoine génétique avec celui d'une grenouille. Ces animaux fabuleux intrigants et attachants seraient-ils plus vrais que nature ?

Jan Oliehoek, maître incontesté dans l'art d'utiliser Photoshop, puise son inspiration au hasard des images qu'il déniche sur internet. Dès qu'une photographie lui plaît, esthétiquement ou techniquement, il se l'approprie afin de réaliser une image à la fois réaliste et impossible. Si l'intérêt du photographe néerlandais se porte sur les animaux en particulier, c'est que la physiologie de ces derniers facilite grandement le travail d'hybridation numérique. Mais Jan Oliehoek n'est pas qu'un simple maître de la manipulation digitale : il réussit également à rendre ses montages aussi naturels qu'une peinture en trompe-l'œil. Contrairement à certaines idées reçues, l'artiste ne souhaite pas mener une réflexion sur la manipulation génétique et le clonage à travers ses clichés. Son unique intention ? Faire de belles images qui méritent qu'on y regarde à deux fois !

*FROG HIPPO
CROGGY (Overleaf, left)
ZEBRA FROG (Overleaf, right)*





Des photographies d'enfants en train de s'amuser innocemment avec leurs copains, quoi de plus attendrissant ? Seulement, quand ces charmantes têtes blondes « jouent » au Tsunami de 2004, au meurtre de JonBenet Ramsey ou au scandale des soldats américains d'Abu Ghraib, cette scène candide se transforme vite en vision malsaine et cauchemardesque.

Dans la série controversée *In the Playroom*, Jonathan Hobin s'inspire de références littéraires, cinématographiques et historiques afin d'explorer la part la plus sombre et la plus dérangeante de l'enfance et de l'imagination. Ses sujets : des enfants en bas âge. Ses thèmes : ce qu'il appelle « nos contes de fées modernes », c'est-à-dire des moments historiques tragiques immortalisés et exhibés à outrance par les médias. En voulant montrer l'impact qu'ont les médias sur les plus jeunes, le photographe canadien crée et alimente la polémique. Dans cette série, c'est sans doute le cliché représentant les attentats du 11 septembre 2001 qui choque le plus. L'intention n'est pas d'indigner mais bien d'expliquer que la vie des enfants est totalement façonnée par les images qu'ils perçoivent et que le jeu est l'outil qu'ils utilisent pour grandir et comprendre le monde qui les entoure. Le décalage entre l'innocence supposée des enfants et la violence du monde des adultes heurte le spectateur convaincu que nos chérubins sont à l'abri de l'actualité.

«IN THE PLAYROOM» series: THE TWINS
 «IN THE PLAYROOM» series: SEAL HEART
 (Overleaf, left)
 «IN THE PLAYROOM» series: DIANA'S DEAD
 (Overleaf, right)





« Être là sans être là », ainsi pourrait-on résumer la démarche artiste de Laurence Demaison. Son travail, quasi exclusivement constitué d'autoportraits déformés où l'artiste se dévoile sans se montrer réellement, questionne la notion de présence et de virtualité.

La photographe et artiste plasticienne française fait du dégoût provoqué par son corps le moteur de sa créativité. De formation autodidacte, cette artiste pleine de ressources se retrouve très vite attirée par la représentation du corps, et plus particulièrement de son corps. Elle prend son apparence physique comme sujet qu'elle malmène afin de surmonter l'horreur que lui inspire son image. La dissimulation, qui passe par les contre-jours, les reflets et les blancs saturés, est la solution qu'adopte la photographe : « La seule issue était de disparaître, tout au moins d'être autre chose, mais c'est pareil. » Dans ces clichés, contre toute attente, sublimer le corps n'est plus le but de l'art. « Je suis entrée dans un processus de camouflage pur construire une autre plus acceptable à mes yeux », confie-t-elle. Oscillant entre pruderie et indécence, et entre répulsion et attraction, Laurence Demaison nous emmène dans un monde troublant et fascinant, doux et brutal à la fois, tout en mouvements et en ombres. L'artiste, qui développe ses tirages argentiques elle-même, ne leur fait subir aucune retouche numérique.

À TABLE
LA CHAISE ÉLECTRIQUE (Overleaf, left)
LES BULLES N°1 - N°2 - N°3 - N°4 (Overleaf, right)





Des animaux géants au corps énorme et à la tête réduite envahissent la ville. Imposantes et statiques, ces grosses bêtes insolites aux airs de philosophes résignés semblent avoir un message à faire passer. Mais que nous veulent donc ces créatures à l'allure sinistre et menaçante ?

Le jeune photographe chinois Liu Di, après avoir exposé à Beijing et Hongkong, présente en ce moment ses œuvres au Musée de l'Élysée à Lausanne. Sa série *Animal Regulation* a été récompensée par le prix 2010 Lacoste Élysée. Ces photos ont un fort impact visuel car elles mettent en scène des éléments contradictoires. Liu Di mélange le familier - les éléments de la ville - et l'étrange pour nous amener à reconsidérer le monde qui nous entoure. En donnant à ses créatures un corps démesuré, le photographe brise le principe selon lequel un animal ne peut pas grandir indéfiniment. Mais afin de ne pas totalement renverser les lois de la nature, il leur permet de conserver une tête aux proportions raisonnables. Le message est qu'il faut casser notre manière monotone de voir le monde, car c'est ensuite seulement que nous pourrons reconsidérer la réalité. Liu Di a donné un nom à cette technique : « l'anti sens commun », une méthode qui atténue l'engourdissement psychologique dû à notre routine quotidienne. En brisant les stéréotypes, le photographe souhaite se rapprocher au plus près de la réalité afin de discerner ce qui a vraiment de la valeur dans notre vie triviale.

ANIMAL REGULATION NO. 4
ANIMAL REGULATION NO. 6 (Overleaf, left)
ANIMAL REGULATION NO. 2 (Overleaf, right)





L'art de la photographie n'a pas de limites ! À partir d'une série de portraits traditionnels, l'artiste brésilien Lucas C. Simões crée des collages abstraits tout en relief qui masquent l'identité du modèle mais en révèlent beaucoup sur leur caractère.

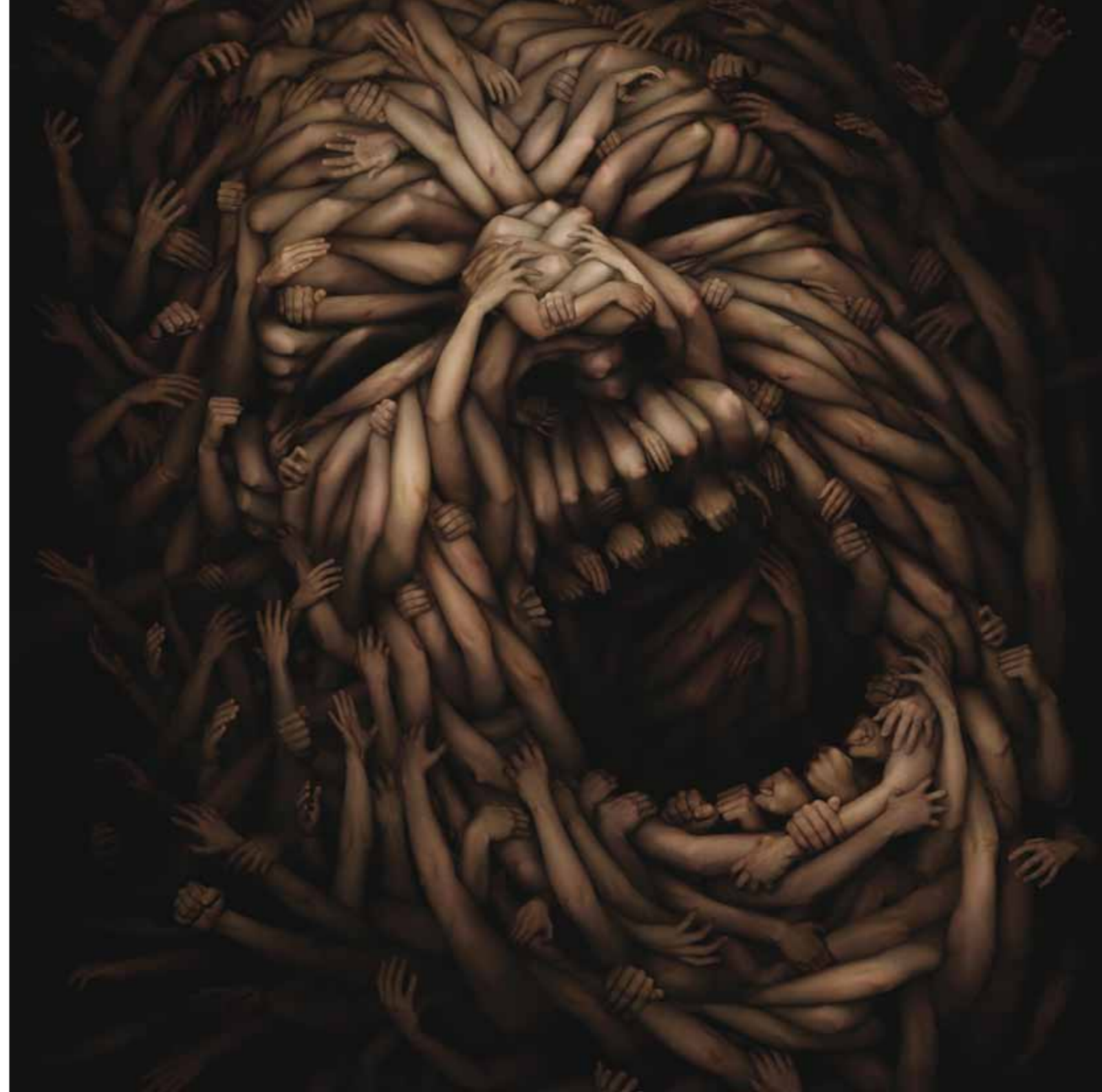
Afin de réaliser la série Unportrait, Lucas C. Simões a invité les amis intimes qui posaient pour lui à lui raconter un secret. L'intention du photographe n'était pas de leur faire divulguer leur secret, mais bien de capturer l'expression unique de chacune de ces personnes au moment de leur confession. Chaque modèle a choisi personnellement une Play List à faire écouter à l'artiste pendant séance de pose. Une fois les photos prises, Lucas C. Simões a demandé à chacun de ses amis-modèles la couleur dont serait leur secret s'il pouvait en avoir une. C'est à partir de cette information que l'artiste a donné leur teinte aux images finales. Chaque séance photo aboutit à environ 200 ou 300 clichés, parmi lesquels Lucas C. Simões en choisit 10 qu'il va découper et superposer. Les découpages sont réalisés en fonction du caractère de la personne ; ils sont donc très subjectifs. Grâce au logiciel de dessin AutoCAD, l'artiste obtient une grande précision dans le morcellement des images. Chaque photo représente un niveau, comme dans une « carte topographique ». Les découpes sont effectuées à la main et de la peinture acrylique est insérée entre chaque cliché. Une fois l'œuvre achevée, il n'est plus possible de voir le visage de la personne photographiée. Il ne s'agit plus d'un portrait, mais d'un objet plein de profondeurs, reflétant la personnalité des modèles.

«UNPORTRAIT» series: REQUIEM



Être artiste numérique, c'est-à-dire créer des œuvres entièrement digitales comme celles d'Anton Semenov, est un moyen d'explorer à fond sa créativité sans aucune autre limite que celles imposées par son imagination et par son inspiration.

Très connu sur la toile sous un pseudonyme révélateur : Gloom82, Anton Semenov, jeune artiste russe basé à Bratsk, abandonne définitivement les traditionnels crayons et pinceaux en 2007 pour devenir artiste digital. À la fois illustrateur digital et designer pour une agence de publicité, l'artiste travaille principalement sous Photoshop et sous Genius WizardPen 4+3. Il se définit par son univers sombre et inquiétant, reconnaissable entre mille. Parfois digne des maîtres surréalistes, mais toujours inspirée de faits de la vie quotidienne, sa série City of Decay donne à voir un monde post-apocalyptique psychédélique empli de noirceur. Mais l'ambiguïté demeure : faut-il vraiment se sentir en danger devant ce visage « démembré » et déchiré par un cri ? Après tout, ce n'est que de la 3D... Si Anton Semenov est passé maître dans l'art digital, ce n'est pas seulement grâce à sa technique et à son imagination impressionnantes, mais surtout grâce à sa précision. En effet, l'attention donnée au détail est tout simplement remarquable.



Les endroits les plus typiques de New York City semblent être envahis par d'étranges touristes. Pétris de bonnes intentions, ces monstres tentaculaires effrayants mais néanmoins attachants sèment la terreur et la confusion sur la Big Apple.

Sommes-nous propulsés dans un film d'horreur ou de science-fiction des années 30 ? Ce n'est plus le célèbre King Kong qui assaille l'Empire State Building mais des bras visqueux non maîtrisés et non identifiés qui enveloppent le Brooklyn Bridge et s'emparent des rues de Manhattan. Avec la série *Holidaying Horrors*, Anthony Hibbert, illustrateur et designer anglais, a voulu créer une série de cartes postales en noir et blanc représentant des monstres en vacances dans la Grosse Pomme. Inspirées par les récits fantastiques de H. P. Lovecraft, ces images surnaturelles mettent en scène les lieux les plus connus de New York City envahis par des touristes tentaculaires. Anthony Hibbert admet avoir réalisé ces clichés pour prendre et donner du bon temps ; cependant, il souhaite faire passer une idée très importante : les monstres - dans les films par exemple - ne connaissent pas leur force et c'est pourquoi, en posant avec les bâtiments pour la photo, ils les détruisent inévitablement. Ce qu'ils veulent, c'est juste passer quelques moments de détente tranquilles et... inaperçus !

«*HOLIDAYING HORRORS*» series
«*HOLIDAYING HORRORS*» series (Overleaf)



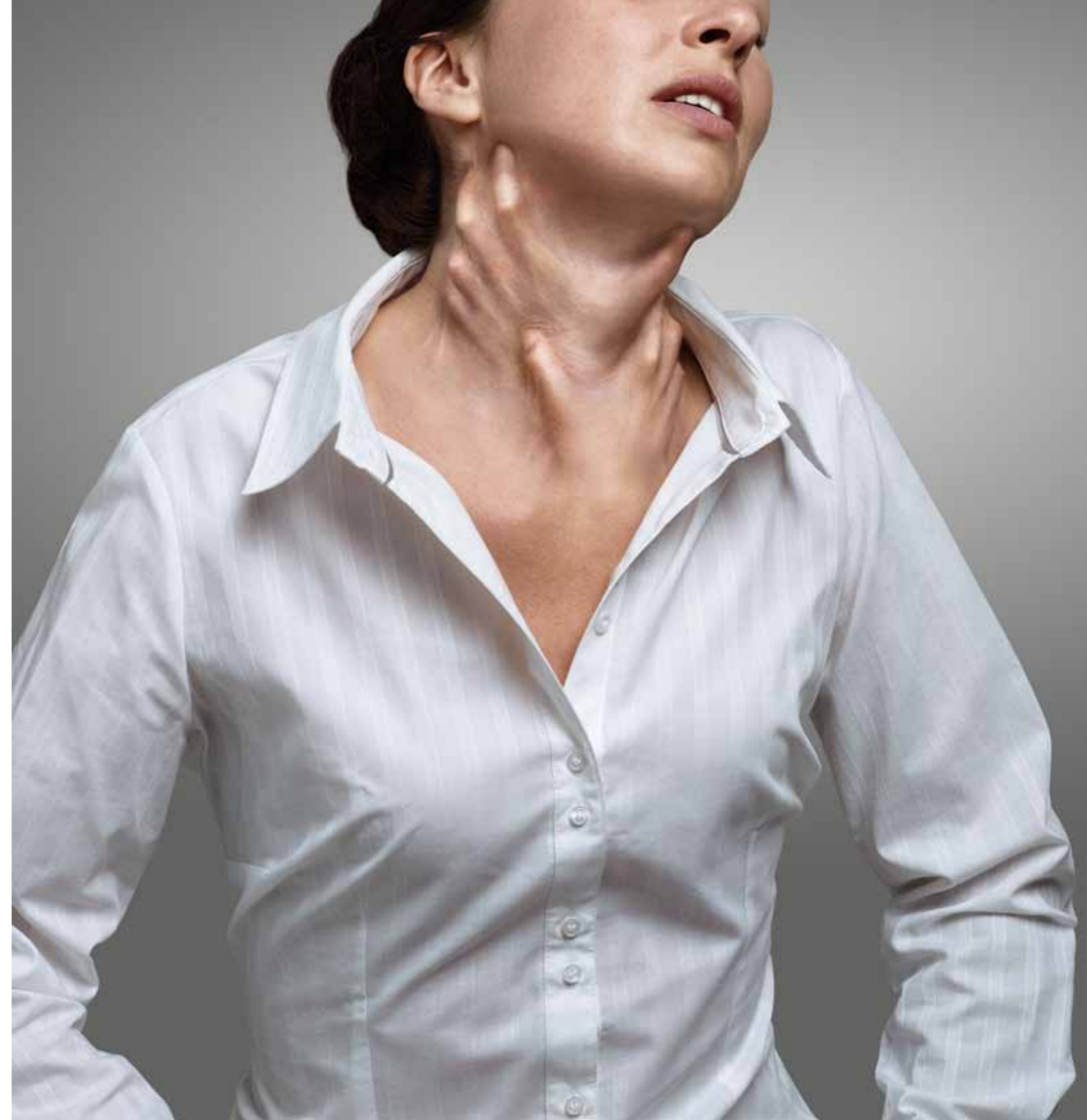


Les images de synthèse, initialement développées pour la création industrielle, n'étaient jusqu'alors pas adaptées pour représenter des êtres vivants. L'équipe du Studio Taylor James prouve le contraire avec cette série de photographies qui utilise un procédé confidentiel, le RealWorld rendering™, outil idéal pour reproduire parfaitement le grain de la peau au moyen d'un ordinateur.

Les photographes du studio londonien ont été sollicités pour réaliser une campagne publicitaire pharmaceutique visant à sensibiliser la population sur l'angio-œdème. Les gonflements sous la peau provoqués par cette pathologie ont été interprétés artistiquement par les créateurs de Taylor James. Les images devaient illustrer de la manière la plus réaliste possible les attaques associées à la maladie. L'œdème qui apparaît durant les crises est représenté visuellement par une paire de mains douloureuses rampant sous la peau, réalisées par un sculpteur 3D. Par ailleurs, afin de mettre en images le syndrome de la schizophrénie pour une autre campagne publicitaire, le même studio a photographié, dans une situation digne d'un film de science-fiction, une femme muant comme un serpent. La réalisation de ces clichés plus vrais que nature a fait intervenir 50% d'images de synthèse, 25% de photographie pure et 25% de postproduction. Les étapes du procédé de création sont détaillées image par image sur le site internet du studio. Bluffant !



*THE AGONY OF HEREDITARY ANGIOEDEMA
INVEGA SKIN (Overleaf)*





Fasciné par la contre-culture et l'art de dénaturer le corps humain, le photographe Jérôme Abramovitch s'amuse et provoque en offrant des images sombres et morbides, au caractère néanmoins documentaire.

Jérôme Abramovitch, ce nom vous dit quelque chose ? C'est que vous l'avez sûrement croisé au détour d'une page du Guinness World Book of Records. L'artiste aux multiples facettes s'y est vu décerné à deux reprises le label du « front le plus gonflé », un effet monstrueux obtenu grâce à une méthode de modification faciale nécessitant des injections salines. Afin d'exprimer sa passion pour la transformation du corps, le photographe montréalais s'est même volontairement mutilé un doigt. Sa série Mannequins met en scène des êtres humains hybrides, mi plastique, mi chair, horriblement estropiés. Cependant, ces modèles amputés – des femmes pour la plupart – ne perdent rien de leur potentiel érotique. Non conventionnelles et provocatrices, les images de Jérôme Abramovitch dénoncent, de manière esthétique, des réalités qu'on ne souhaite parfois pas entendre, comme l'imperfection intrinsèque du corps humain par exemple.

«MANNEQUINS» series: JENNIFER IN STUDIO



Quelle influence exercent internet, la télévision, et les autres médias sur notre esprit ? Se documentant majoritairement sur le web, l'artiste Hilary Pecis, basée à San Francisco, a pour habitude de composer des paysages fantasmés chaotiques à partir d'éléments publicitaires disparates imprimés, découpés puis assemblés.

Les fragments glanés au cours de prospections hasardeuses (ou intentionnelles) sur les moteurs de recherche internet sont assemblés pour former un panorama irréel et inquiétant. Les images abondent de manière déroutante ; elles se heurtent les unes aux autres, créant un environnement psychédélique délirant. À travers ses collages photographiques hors du commun, Hilary Pecis met l'accent sur l'interchangeabilité des images publicitaires et sur notre capacité à voir ou à ignorer celles-ci. Ces paysages chaotiques représentent l'abondance abyssale d'informations disponibles sur internet et comment ce pullulement nous conditionne et nous plonge dans l'insatisfaction. Ces visions post-apocalyptiques expriment les observations de l'artiste concernant les médias contemporains et leur part de responsabilité dans la construction de nos identités et de nos styles de vie.



Voici un jeu d'enfants à ne pas mettre en toutes les mains... Sous l'objectif du photographe originaire de Bogota, les Barbie qui ont bercé notre tendre enfance se transforment en personnages pervers, violents et suicidaires.

Dans sa série intitulée Barbie's Life, Cristian Crisis s'amuse à réinterpréter l'innocence supposée des jeux d'enfants. En effet, il met en scène les célèbres poupées de plastique dans des situations pour le moins compromettantes. Entre les mains du photographe colombien, Barbie et ses compagnons masculins sombrent dans la débauche et l'obscénité ; ils expérimentent la sexualité à plusieurs, les armes à feu, voire la mort. Ces tableaux érotiques bizarres et brutaux exploitent la part sombre où nous conduit souvent notre imagination. Cette série, bien qu'empreinte d'une certaine dose de stupre, alterne intelligemment humour et harmonie esthétique. En effet, la composition n'est jamais laissée au hasard et les Barbie libidineuses sont mises en valeur par un éclairage artificiel digne d'un studio de professionnel. Allant bien au-delà de la simple malice, ces clichés révèlent les inépuisables possibilités dont dispose une âme d'enfant. Fragiles, influençables et assaillis par les médias, les jeunes emmagasinent la violence comme personne. Ne regarder leurs jeux que comme des amusements légers et puériles serait un leurre.

«BARBIES» series
«BARBIES» series (Overleaf)





Des squelettes esseulés au gabarit insolite occupent des lieux banals où l'angoisse et la mélancolie se disputent l'atmosphère. S'agit-il d'un musée d'anatomie ou d'une vision fantasmée du monde de demain ? Par le truchement de la manipulation photographique, l'artiste dote ces dépouilles animales de sensibilité humaine.

Dans la série intitulée *Vertebrata*, Marc Da Cunha Lopes, animé par son goût pour le fantastique, met en scène des squelettes d'origine animale dans des situations et des positions humaines. Après que le photographe parisien a eu l'idée de réaliser des prises de vues de lieux abandonnés, il lui fallut imaginer de quoi les peupler. Inspiré par son passé d'étudiant en biologie, Marc Da Cunha Lopes a décidé d'occuper ces espaces avec des squelettes détourés et agrandis grâce au logiciel Photoshop. Dans un décor intrigant où de l'être humain, il ne reste que des traces, ces créatures cadavériques, mais néanmoins pleines de vie et d'émotions, semblent attendre. Mais attendre quoi, ou qui ? Nul ne le sait. Néanmoins, mettre en scène ces êtres étranges dans un contexte familier est un moyen, pour l'artiste, de susciter des questionnements sur la perte et la solitude.

VERTEBRATA 13
VERTEBRATA 05 (Overleaf, far left)
VERTEBRATA 03 (Overleaf, centre left)
VERTEBRATA 01 (Overleaf, centre right)
VERTEBRATA 09 (Overleaf, far right)





JOUER AVEC SES RÊVES

Nous avons tous en nous des rêves enfouis. Et ce n'est pas parce qu'on grandit qu'il faut les délaissier. Si le monde réel s'attache à briser en plein vol nos élans les plus oniriques, il demeure un espace protégé où tout est permis : l'art. La création laisse place aux ambitions et aux désirs les plus fous. Sans aucune entrave, et grâce aux nouvelles technologies numériques, la photographie donne vie à l'idéal de chacun. Tout devient possible, qu'il s'agisse d'un monde où la nuit, emplie de lumières aux formes géométriques magnifiques, ne serait pas synonyme d'angoisse, ou de lieux publics où la nature aurait repris ses droits, ou bien qu'il encore qu'il s'agisse de vivre dans son jeu vidéo préféré.

4

Anton Marrast se définit volontiers comme un « surréaliste psychédélique ». En effet, ses créations représentent des éléments fictionnels et imaginaires qui entrent en dialogue avec la réalité. Les objets et les créatures mises en scène dans des situations bizarres ou impossibles sont à l'honneur dans ces tableaux féeriques et visionnaires.

Anton Marrast, très connu sur la toile sous le nom de Grape Frogg, est un illustrateur russe basé à Moscou. À la différence de beaucoup d'autres artistes, ce créateur digital fonde la plupart de ses créations sur... une pénurie d'idées ! En effet, son processus créatif s'organise comme suit : Anton a pour habitude de fixer une image pendant plusieurs heures avec une seule idée en tête : en faire quelque chose ! L'idée peut lui venir seulement au milieu du processus, ou même à la fin. Voilà pourquoi, selon lui, la majorité de ses œuvres sont absurdes. Anton fait naître, en quelques coups de crayon numérique, des mondes oniriques qui s'apparentent à des mirages. À la base de l'inspiration de ce créateur précoce ? L'émotion et les sentiments. « Bon ou mauvais, si j'ai un choc émotionnel, je suis à peu près sûr qu'il se transformera en photographie. » Entre poésie et rêverie, le talentueux artiste moscovite nous transporte dans des univers fabuleux insoupçonnés.



Oscillant entre nostalgie et humour réjouissant, les images d'Aled Lewis font revivre l'époque allègre où les jeux vidéo en étaient à leurs premiers pas. Le maître anglo-saxon du clin d'oeil geek fera palpiter le coeur de plus d'un amateur des consoles de jeu mythiques des années 80 !

Aled Lewis, alias Fatheed sur internet, est un illustrateur et graphiste anglais que l'on pourrait qualifier de « nostalg geek ». Sa série photographique intitulée Video Games Vs. Real Life met en scène des personnages de jeux vidéo habillés de leurs plus beaux pixels dans des photographies de paysages réels. Négligés ou disparus de nos mémoires depuis des dizaines d'années, les héros mythiques qui turbinaient sur des consoles telles que la Sega Master System ou la Super Nes font leur coming back... mais dans le monde réel cette fois-ci ! Intelligemment kitsch et d'un humour plein de malice, les réalisations de cet artiste de pixel art nous plongent dans un passé proche où les Donkey Kong et autres Link étaient encore les stars incontestées de nos soirées jeux vidéo. Subtilement, Aled Lewis nous montre que ces personnages font bel et bien partie intégrante de la culture contemporaine. À découvrir également, du même artiste et dans le même esprit : la série Toy Stories qui présente des petits jouets en plastiques dotés de parole... Des mini scènes de genre délicieusement drôles que les passionnés du genre apprécieront !



Michael Bosanko est un photographe singulier qui utilise différentes sortes de lampes torches pour dessiner des formes dans l'air, de la même manière qu'un peintre utilise ses pinceaux sur une toile. Ses sculptures de lumière incroyables s'intègrent dans le décor - naturel ou citadin - afin de le magnifier.

C'est un peu par hasard si Michael Bosanko a découvert le light art (ou light graffiti). C'était il y a quelques années, lors d'un voyage en Grèce ; en essayant de prendre en photo une lune très claire, il se rend compte que, par mégarde, le temps d'exposition de son appareil photo était trop long. Mais le résultat se révéla finalement être... éblouissant ! L'imperfection était devenue art et l'artiste originaire du pays de Galles venait de prendre un tournant dans sa carrière artistique. Aujourd'hui, il sillonne le monde pour créer ses tableaux de lumière. Il s'installe en général dans un endroit sombre, et prend en photo des lumières mouvantes avec un temps d'exposition allant de quelques secondes à plus d'une heure ! Le résultat est tout simplement époustouflant, bien que Michael Bosanko, qui se dit totalement anti post-production, mette un point d'honneur à ne pas retoucher ses photos. Avec ces clichés, l'ordinaire devient extraordinaire et Mère Nature se trouve sublimée.



TAKEOVER
CONTACT (Left)
PASSING THROUGH (Overleaf)





Fasciné par un monde potentiellement possible, Robert Overweg photographie, sans montage et sans collage, les villes virtuelles des jeux vidéo de tir ou d'action. À la manière d'un photoreporter, il parcourt ces zones urbaines dans leur moindre recoin afin d'en capturer la beauté et les promesses.

Robert Overweg voyage dans les périphéries obscures du monde virtuel. Utiliser les nouvelles possibilités que cet univers offre, c'est aussi pointer du doigt les limites qu'il impose. La série Flying and Floating nous emmène à Empire Bay, la vaste ville fictionnelle dans laquelle le jeu Mafia II se déroule. Nous y découvrons la simulation d'un monde américain des années 50. Abandonnant complètement le parcours prédéterminé que le héros est censé emprunter, le photographe néerlandais se met en quête de lieux qui lui offrent une nouvelle vision de la ville. En forçant son personnage à abandonner les sentiers battus, Robert Overweg favorise la création de bugs informatiques : la texture des bâtiments disparaît, remplacée par un bout de ciel, des figures impossibles et oniriques, tels cet escalier sans fin, émergent. En explorant la frontière mince qu'il y a entre le réel et le virtuel, le photographe capture des scènes élégantes insoupçonnées qui sont plus qu'un divertissement car l'image obtenue sort du cadre du jeu vidéo. Pour le photographe, c'est un moyen de questionner le public de la société contemporaine et l'extension

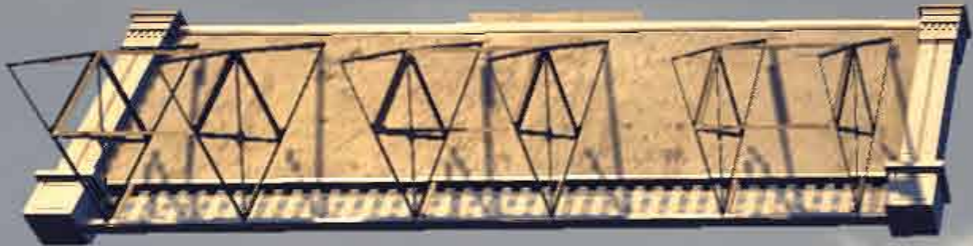


«FLYING AND FLOATING» series: APARTMENT ONE, MAFIA 2
APARTMENT TWO, MAFIA 2 (Left)
HOTEL, MAFIA 2 (Overleaf)





H
C
U
M
L



S'en griller une petite n'a jamais été aussi artistique ! Rarement mise en scène seule, la cigarette est plus souvent un accessoire accompagnant un modèle qu'un sujet en elle-même. Habituellement chic, discrète et romantique, la clope se transforme en mégalopole fumante sous les pinceaux virtuels de Jaime Jasso.

Jaime Hernández Jasso, artiste d'origine mexicaine basé en Californie, cumule les activités dont celle de développeur de matte painting (un procédé qui consiste à peindre un décor en y laissant des espaces vides, dans lesquels une ou plusieurs scènes filmées sont incorporées), de 3D et d'effets spéciaux pour l'industrie du cinéma et des jeux vidéo. Son type de travail préféré ? Créer des villes du futur où son imagination peut dépasser ses limites et exprimer toutes les fantaisies, les craintes et les espoirs possibles. L'œuvre Cigarette City met en scène une cigarette se consumant ; dans la cendre restée accrochée à la base se dessine une ville dont les monuments sont reconnaissables. À l'extrémité gauche, on reconnaît la Tour du Kingdom Center, puis le Stade International du Roi Fahd... Oui, c'est bien Riyad, la capitale de l'Arabie Saoudite, qui est numériquement taillée dans la cendre ! Pour une fois, griller une cigarette n'est pas synonyme de destruction, mais bien de création. Jaime Jasso assume utiliser Photoshop à 100% pour réaliser ses images ; il faut accepter que l'art, aujourd'hui, puisse être d'origine entièrement numérique.



Dans ses clichés troublants et provocateurs, Li Wei met en scène son propre corps lorsque celui-ci ne tient plus qu'à un fil. Utilisant ses dons d'équilibriste et de gymnaste, il s'amuse à jouer avec les lois de la gravité telles que nous les connaissons.

L'artiste chinois Li Wei mélange photographie et performance. Ses images aux allures surréalistes sont réalisées sans avoir recourt au logiciel Photoshop. Ici, tout est fait à la main. C'est au moyen de câbles, d'échelles et surtout de grands efforts physiques que le photographe dispose son corps dans toutes les positions possibles, horizontales ou verticales, se jouant de l'apesanteur et de ses lois. Ces œuvres évoquent la globalisation et l'évolution urbaine rapide de la Chine autant que des préoccupations personnelles telles que l'amour, la famille ou le bonheur. Bien que le scepticisme de Li Wei face à l'avenir de son pays ressorte dans son travail, l'artiste offre des clichés souvent drôles et poétiques où la liberté des corps et des esprits rayonne. Si Li Wei se retrouve toujours à deux doigts de tomber dans le vide, il y a toujours quelqu'un pour l'aider et le sauver de sa chute.

ARROW OF LOVE
BALLOONS 2 (Overleaf, left)
LIVE AT THE HIGH PLACE 7(Overleaf, right)





L'imagination n'est pas une qualité donnée à tout le monde. Quand on regarde les réalisations d'Erik Johansson, on se dit que certains ont été plus gâtés que d'autres en matière de fertilité créatrice ! En effet, le potentiel inventif de ce jeune artiste de 24 ans dépasse de loin celui des artistes surréalistes les plus connus.

Même s'il est attiré dès son plus jeune âge par l'art et la création, ce n'est qu'en 2007 que l'artiste suédois Erik Johansson commence sérieusement à s'initier à la photo-manipulation. De formation quasi uniquement autodidacte, le photographe, passé maître dans l'art de l'illusion, dit n'utiliser que le logiciel Photoshop pour retoucher ses images. Chaque cliché demande tout de même une dizaine d'heures de travail de retouche, en plus de la prise de vue et, bien sûr, de la conception de l'idée de base. Facétieux et audacieux, Erik Johansson s'inspire de la vie de tous les jours pour réaliser des œuvres rocambolesques et expérimentales où l'illusion se mêle à l'aberration. Digne descendant des plus grands illusionnistes, l'artiste met un point d'honneur à investir beaucoup d'humour et de poésie dans ses photographies fictives, mais plus vraies que nature.

ROADWORKER'S COFFEE BREAK



En général, ce que l'on a envie de faire avec la poussière, c'est de s'en débarrasser, de la mettre à la poubelle, ou à la rigueur sous le tapis. Rares sont ceux, qui comme Thomas Edwards, ont pour volonté de l'immortaliser en lévitation, et sous toutes ses formes !

La série Dust est le fruit d'une collaboration entre les artistes Thomas Edwards et Ujin Lee, photographes basés à Sydney. Leurs clichés mettent en scène des nuages de poussière, donnant à ces derniers des airs de créatures vivantes. La poussière, généralement synonyme de saleté et d'allergies, mais aussi du temps qui passe et de la mort, s'anime et s'exprime sous l'objectif du photographe. Peupler les espaces vides par ces monstres de particules et de débris, c'est montrer le caractère éphémère de la vie humaine, c'est nous rappeler le célèbre adage : memento mori. La technique de réalisation des images n'est pas révélée par l'artiste, mais sur internet, les rumeurs vont bon train : usage de Photoshop ou réelles explosions de poudre anti-macule, une poudre utilisée en imprimerie, saisies sur le vif ? Le mystère demeure mais n'enlève rien à la beauté de ces jaillissements de poussière poétiques et oniriques.



Un jour, alors qu'elle est en train de prendre une série de photographies de nu traditionnelles sur fond noir, Cecelia Webber ne peut s'empêcher de remarquer la similarité troublante entre son dos et un pétal. La série Flower était née.

Dans son travail, Cecelia Webber, passionnée de peinture acrylique et de photographie digitale, explore comment les humains se comportent face aux réalités qu'ils perçoivent, notamment face à la réalité de leur propre corps. Ici, le corps démultiplié et coloré constitue la base d'images représentant fleurs et végétaux. Pour créer ces plantes magiques, l'artiste basée à Los Angeles utilise une multitude de photos de nu - parfois jusqu'à sept cent par image finale. Chaque cliché exige environ un mois de travail : tout d'abord, chaque pose est prise en photo une cinquantaine de fois. Les poses sont retouchées individuellement puis assemblées pour créer la fleur voulue. L'artiste admet que la partie la plus difficile du processus est de penser à l'avance quelle relation aura chaque pose avec l'autre. En donnant naissance à ces fleurs humaines, Cecelia Webber nous fait repenser le corps humain en le remettant dans le contexte du monde naturel dont il est issu. L'idée de célébrer la nudité humaine sous la représentation de végétaux permet une véritable exaltation du corps dévêtu. Le message est clair : notre époque doit réapprendre à aimer le corps dans tous ses états car il peut être... aussi gracieux et élégant qu'une fleur.



WHITE DANDELION
ROSE (Left)



Lori Nix est une photographe basée à Brooklyn qui se consacre à la photographie miniature. Ses réalisations, faites entièrement à la main pour la plupart, mettent en scène des paysages apocalyptiques. Ces images artisanales plus vraies que nature ne sont pas retouchées. En revanche, il faut environ sept mois pour construire une scène et trois semaines pour prendre la photo.

Lori Nix se décrit elle-même comme une photographe « non traditionnelle », c'est-à-dire qu'elle préfère construire une image plutôt que d'en trouver une existante. Elle crée des scènes qui dépeignent le déclin de l'humanité, tout en tempérant cette représentation du danger et du désastre par une touche d'humour. Inspirée par les peintres romantiques et baroques, l'artiste avoue être obsédée par la fin du monde et le devenir de la culture humaine. Depuis 2005, Lori Nix travaille sur la série The City, pour laquelle elle a imaginé une ville du futur vidée de ses habitants. Les musées, les théâtres ou les bars ne fonctionnent plus car Mère Nature se les réapproprie peu à peu. Ces lieux sont envahis par la faune et la flore qui réclament ce que les humains leur ont spolié. Lori

Nix est effrayée par ce que l'avenir nous réserve si nous ne modifions pas nos comportements envers la nature. Mais en même temps, elle se dit fascinée par ce que ce monde changeant peut apporter.



«THE CITY» series: LIBRARY
«THE CITY» series: GREAT HALL (Left)
«THE CITY» series: MAP ROOM (Overleaf)





PHOTO CREDITS

4: ©Ari Mahardika; 5: ©Levi van Veluw courtesy Ronmandos gallery; 5: ©Studio Parris Wakefield; 6: ©Jan Oliehoek; 6: ©Jaime Jasso; 13: ©Iain Crawford; 15: ©Ari Mahardika; 17, 18, 19: ©Alex Castro; 21, 22, 23: ©Levi van Veluw courtesy Ronmandos gallery; 25: ©Alberto Seveso; 27: ©Bernard Demenge; 29, 30, 31: ©Phillip Toledano; 33, 34, 35: ©Giuseppe Mastromatteo of FabbricaEos Milan and Emmanuel Freming Gallery New York; 36, 37, 38-39: ©Romain Laurent; 49: ©Mohammed Amine Nasser; 41, 42, 43: ©Jens Sage; 45, 46, 47: ©Liu Bolin and Eli Klein Fine Art; 53, 54-55: ©Carl Warner carlwarner.com; 57: ©Michael Hugues/EUP&Images; 59, 60, 61: ©Studio Parris Wakefield; 62, 63: ©Todd McLellan; 65: ©Jack Ambridge; 67, 68, 69: ©Yang Yi; 71, 72, 73: ©Alexandre Orion; 75: ©Pep Ventosa; 77, 78, 79: ©Barry Underwood; 80, 81, 82-83: ©Michael Paul Smith; 84, 85, 86, 87: ©Pierre Javelle & Akiko Ida; 91, 92, 93: ©Jan Oliehoek; 95, 96, 97: ©Jonathan Hobin; 99, 100, 101: ©Laurence Demaison; 103, 104, 105: ©Liu Di, photo and text courtesy of the artist and Pékin Fine Arts; 107: ©Lucas C. Simões - unportraits; 109: ©Anton Semenov; 111, 112, 113: ©Anthony Hibbert; 114, 115, 116-117: ©Taylor James Studio; 119: ©Jérôme Abramovitch; 121: ©Hilary Pecis; 123, 124, 125: ©Cristian Crisis; 127, 128, 129: ©Marc Da Cunha Lopes; 133: ©Anton Marrast; 135: ©Aled

Lewis; 136, 137, 138-139: ©Michael Bosanko; 140, 141, 142-143: ©Robert Overweg; 145: ©Jaime Jasso; 147, 148, 149: ©Li Wei; 150: ©Erik Johansson; 152: ©Thomas Edwards & Ujin Lee; 154-155: ©2008-2011 Cecelia Webber; 156, 157, 158-159: ©Lori Nix.